

La Convention pour la répression d'actes illicites contre la sécurité de la navigation maritime et le Protocole concernant les plates-formes fixes visent à poursuivre et à punir les auteurs d'actes terroristes et activités connexes dans le domaine de la navigation maritime. L'idée de base à l'origine de cette convention consiste en ce que les Etats contractants se doivent soit de traduire en justice soit d'extrader toute personne appréhendée et qui est soupçonnée d'avoir commis sur leur territoire des actes punissables en vertu de cette même convention. Sa conception s'inspire largement du principe bien connu du «aut dedere, aut iudicare», qui a fait l'objet d'applications notamment en droit aérien international.

La Convention internationale de 1989 sur l'assistance consiste à inciter l'assistant engagé dans une opération d'assistance à s'occuper non seulement du sauvetage des vies humaines, du navire et de son chargement, mais aussi tout particulièrement de chercher à éviter que l'environnement ne subisse des dommages.

Le Protocole de 1990 modifiant la Convention d'Athènes de 1974 relative au transport par mer de passagers et de leurs bagages consiste à relever les plafonds de responsabilité pour les dommages que peuvent subir les passagers lors d'un voyage en mer. Cette convention déjà ratifiée par la Suisse n'est pas uniquement applicable en cas de dommages subis sur un paquebot battant pavillon d'un Etat contractant, mais aussi, entre autres, lorsque le contrat de transport a été conclu dans un de ces mêmes Etats. Du point de vue de l'amélioration des intérêts des passagers, cette convention et particulièrement les modifications apportées dans le protocole sont significatives pour la Suisse.

La plupart des modifications de la loi sur la navigation maritime sont peu importantes et découlent en partie directement de l'adoption des conventions et protocoles présentés ci-dessus. Sur le fond, ces modifications revêtent une signification considérable en matière de droit d'enregistrement (art. 19 à 25). En effet, une norme de délégation est créée à l'intention du Conseil fédéral, norme qui lui permettra à l'avenir de procéder de façon indépendante à des modifications des conditions d'enregistrement des navires dans le cadre des restrictions légales et du droit international. En considération de l'incidence potentielle de la politique européenne sur la Suisse, les dispositions relatives à la nationalité, spécialement restrictives pour les bailleurs de fonds et les exploitants de navires battant pavillon suisse ne sont pas compatibles avec une liberté d'établissement étendue à l'Europe ainsi qu'avec une interdiction de discrimination. Cependant, du fait que nombre d'Etats contractants de la Communauté européenne connaissent en matière de droit d'enregistrement des dispositions relatives à la nationalité également restrictives, il est tout d'abord indiqué d'observer comment ces pays évoluent avant de procéder à de vastes modifications de fond. C'est la raison pour laquelle, ce projet se limite à une modification formelle de la loi qui permette le cas échéant de procéder à des adaptations de fond rapides à de nouvelles conditions.

Antrag der Kommission

Die Kommission für Verkehr und Fernmeldewesen beantragt, auf die Vorlage einzutreten und die internationalen Uebereinkommen und Protokolle sowie die Aenderung des Seeschiffahrtsgesetzes zu genehmigen. Der Antrag zur Genehmigung der Aenderungen im Seeschiffahrtsgesetz wurde von der Kommission mit 15 zu 1 Stimme beschlossen.

Proposition de la commission

La Commission des transports et des télécommunications propose d'entrer en matière sur le projet et d'adopter les conventions et protocoles ainsi que les modifications de la loi sur la navigation maritime. La proposition d'approuver les modifications de la loi sur la navigation maritime a été décidée par 15 voix contre une.

Eintreten wird ohne Gegenantrag beschlossen

Le conseil décide sans opposition d'entrer en matière

Detaillierung – Discussion par articles

A. Bundesbeschluss über internationale Seeschiffahrts-übereinkommen

A. Arrêté fédéral concernant des conventions internationales relatives à la navigation maritime

Titel und Ingress, Art. 1, 2

Antrag der Kommission

Zustimmung zum Beschluss des Ständerates

Titre et préambule, art. 1, 2

Proposition de la commission

Adhérer à la décision du Conseil des Etats

Angenommen – Adopté

Gesamtabstimmung – Vote sur l'ensemble

Für Annahme des Entwurfes

76 Stimmen
(Einstimmigkeit)

An den Bundesrat – Au Conseil fédéral

B. Seeschiffahrtsgesetz

B. Loi sur la navigation maritime

Titel und Ingress, Ziff. I, II

Antrag der Kommission

Zustimmung zum Beschluss des Ständerates

Titre et préambule, ch. I, II

Proposition de la commission

Adhérer à la décision du Conseil des Etats

Angenommen – Adopté

Gesamtabstimmung – Vote sur l'ensemble

Für Annahme des Entwurfes

79 Stimmen
(Einstimmigkeit)

An den Ständerat – Au Conseil des Etats

92.038

Bundeshaushalt. Sanierungsmassnahmen 1992

Finances fédérales. Mesures d'assainissement 1992

Botschaft, Gesetz- und Beschlussentwürfe vom 25. März 1992

(BBl III 349)

Message, projets de loi et d'arrêté du 25 mars 1992 (FF III 341)

Beschluss des Ständerates vom 17. Juni 1992

Décision du Conseil des Etats du 17 juin 1992

Kategorie II/III, Art. 68 GRN – Catégorie II/III, art. 68 RCN

Ordnungsantrag Leuenberger Ernst

Das Geschäft Dbis resp. D (Treibstoffzölle) ist zu Beginn zu behandeln, also vor den Beschlüssen A, B, C, E, F, G, H.

Motion d'ordre Leuenberger Ernst

Traiter l'objet Dbis voire D (Droits d'entrée sur les carburants) au début, autrement dit avant les objets A, B, C, E, F, G, H.

Antrag der Kommission

Mehrheit

Eintreten

Minderheit

(Dreher)

Eintreten und Rückweisung an den Bundesrat

mit dem Auftrag, ein Sanierungsprogramm vorzulegen, welches sich ausschliesslich auf Kostensenkungen stützt. Dabei sind insbesondere jene Ausgabenbereiche zu kürzen, die in den letzten fünf Jahren überdurchschnittlich stark gewachsen sind und für die keine Spezialfinanzierung vorliegt.

Antrag Spielmann

Nichteintreten

*Proposition de la commission**Majorité*

Entrer en matière

Minorité

(Dreher)

Entrer en matière et renvoi au Conseil fédéral

en le priant de présenter un programme d'assainissement portant exclusivement sur des réductions de coûts. A cet égard, il convient en particulier de réduire les domaines de dépenses qui ont connu au cours des cinq dernières années une croissance fortement supérieure à la moyenne et pour lesquels aucun financement spécial n'est disponible.

Proposition Spielmann

Ne pas entrer en matière

Präsident: Das Geschäft wird in der Eintretensdebatte in Kategorie II und in der Detailberatung in Kategorie III behandelt. Ich schlage Ihnen folgende Beratungsweise vor: Zuerst werden die Kommissionssprecher die Vorlage präsentieren, dann erfolgt die Begründung sämtlicher Anträge, anschliessend führen wir die organisierte Debatte gemäss ausgeteilter Liste. Nachher haben die Kommissionssprecher Gelegenheit zu reagieren, und nach der Stellungnahme des Bundesrates folgen die Abstimmungen: Ordnungsantrag Leuenberger, Nichteintretens- und Rückweisungsanträge. So sieht das Drehbuch für diese komplizierte Vorlage aus.

Bonny, Berichterstatter: Noch selten war es um die Bundesfinanzen so schlecht bestellt wie heute. Und noch selten – leider muss ich auch das sagen – war das Wirtschaftsklima, gemessen an den Zukunftserwartungen, so frostig wie in diesem Herbst. Wenn man diese negativen Entwicklungen bei den Bundesfinanzen sieht, ist es am Platz, sich einmal zu fragen: Was sind eigentlich die Ursachen, die zu dieser verhängnisvollen Entwicklung geführt haben?

Ich möchte deren fünf nennen:

1. Die Inflation: Lange Jahre standen wir sehr gut da; vor zwei, drei Jahren kam dann die Trendwende, und zwar ziemlich rasch, wobei ein guter Teil unserer Inflation hausgemacht war. Es kam vor einem Jahr zur unglaublichen Situation, dass wir eine höhere Inflation hatten als Frankreich, dass wir eine fast doppelt so hohe Inflation hatten wie Deutschland und dass wir eine bis auf einen Zehntelpunkt gleich hohe Inflation hatten wie Italien! Dass sich diese Inflation auf die Ausgaben ausgewirkt hat, liegt auf der Hand. Vor allem auf die Personalausgaben hat sich das stark ausgewirkt.

Seit zwei, drei Monaten zeichnet sich eine leichte Besserung ab, aber wir sind noch lange nicht über dem Berg. Die Bekämpfung der Inflation, dieses sozialen und wirtschaftlichen Krebsübels, kann nur mit einer Ausgaben Disziplin, die diesen Namen verdient, erfolgreich geführt werden.

2. Die Situation auf dem Kapitalmarkt und insbesondere die ausserordentlich hohen Kapitalmarktzinsen, die wir in der Schweiz derzeit zu entrichten haben: Dadurch sind wir den Ruf einer europäischen Zinsinsel losgeworden, aber wir stehen immer noch besser da als die meisten Länder im europäischen Raum, die nach dem neuesten Stand etwa 2 bis 2,5 Prozent höhere Kapitalmarktzinsen aufweisen. Die Höhe der Zinsen hat wiederum auf die Bundesfinanzen durchgeschlagen, direkte Auswirkungen auf den Zinsendienst gezeitigt und zusätzlich – das ist ebenso schlimm – investitionshemmend gewirkt.

3. Die ausgeprägte Rezession, die uns seit einiger Zeit begleitet: Sie ist zwar nicht so dramatisch ausgefallen, wie wir das seinerzeit, Mitte der siebziger Jahre, erlebt haben, als wir im Jahre 1975 eine Rückbildung des Bruttosozialproduktes um volle 7,5 Prozent hinnehmen mussten; aber sie ist vielleicht hartnäckiger. Tatsache ist, dass wegen dieser Rezession, die sich nun bereits über einige Zeit erstreckt, auch die Einnahmenquellen langsam, aber sicher zurückgehen. Vor allem bei der Warenumsatzsteuer spüren wir Einnahmehausfälle.

4. Das internationale Umfeld: Nicht nur die Schweiz leidet unter der Rezession, sondern es gibt eine weltweite Rückbildung der Wirtschaft. Die USA und Japan haben sie zu spüren bekommen – auch Japan –, aber auch die meisten EG-Staaten kämpfen heute mit grössten Schwierigkeiten. Das schlägt natürlich in der Schweiz durch, wo jeder zweite Franken im Ausland verdient wird.

Die Verschuldungssituation hat sich bei uns verschlechtert. Aber wir stehen immer noch besser da als die USA, Italien, Frankreich und Spanien. Es ist typisch, dass gerade diese Länder in den letzten Tagen Abwertungen vornehmen mussten.

Die Turbulenzen in der europäischen Währungsschlange bringen uns zwar im Moment gewisse Vorteile, indem der Schweiz massiv Kapitalien zufließen. Auf der anderen Seite müssen wir aber gestehen, dass sich eine permanente Währungsunruhe – die jetzige ist bei weitem nicht bewältigt – à la longue negativ auf unsere Wirtschaft und damit auf unsere Finanzen auswirkt.

5. Der letzten Ursache messe ich grösstes Gewicht bei: Ich glaube – da möchte ich niemanden ausnehmen, auch mich selber nicht –, wir haben in diesem Staat mit unserer Politik über unsere Verhältnisse gelebt. Hier ist der Kernpunkt der ganzen Problematik der Bundesfinanzen, aber auch der Finanzen in den Kantonen und Gemeinden. Hierzu nur zwei Zahlen: 1991 haben das nominale Bruttosozialprodukt um 4,6 Prozent und die Bundesausgaben um volle 12,3 Prozent zugenommen. Wir haben also beinahe drei Mal mehr ausgegeben, als die Wirtschaft gewachsen ist. 1992 – das sind natürlich noch Schätzungen – sieht es etwas weniger dramatisch aus, aber immer noch schlimm genug: Man rechnet mit einem nominalen Wachstum von 3,9 Prozent. Die Bundesausgaben werden um volle 7,6 Prozent wachsen. Das nennt man «deficit spending». Kurzfristig – vor allem wenn man es über die Investitionen tätigt – gibt das gewisse wirtschaftliche Anreize, das wollen wir nicht verkennen. Das wäre auch eine Stütze für die Beschäftigungssituation. Aber mittel- und langfristig laufen wir natürlich Gefahr, dass wir in Probleme hineingeraten, wie sie heute etwa die USA, gewisse Staaten in Südamerika und neuerdings viele Länder in der Europäischen Gemeinschaft haben.

Wenn wir zu den 5 Milliarden Defizit des Bundes pro Jahr, die sich ohne Sanierungspaket abzeichnen, noch die zu erwartenden horrenden Defizite der Kantone und Gemeinden von insgesamt 7 Milliarden Franken hinzurechnen – das gibt also insgesamt 12 Milliarden Franken –, müssen jeder verantwortungsbewusste Politiker und jede verantwortungsbewusste Politikerin in diesem Saal, gleich welchen politischen Lagers, wissen, welche Stunde geschlagen hat.

Diese Defizitwirtschaft – das muss an diesem Pult einmal klar gesagt werden – führt letztlich dazu, dass spätere Generationen die Zeche in Form von reduzierten Einkommen werden zahlen müssen. Es muss hier auch deutsch und deutlich gesagt werden, dass eine Fortsetzung dieser verantwortungslosen Finanzpolitik unsere Sozialwerke gefährden wird.

Damit ist die Frage des Verschuldens gestellt. Als ich mein Votum vorbereitete, fragte ich mich, ob ich auch über diesen heiklen Punkt reden soll – ich tue es, die Stunde ist gekommen, um Klartext zu sprechen.

Wir sollten uns bei der Frage des Verschuldens hüten, ein Schwarzpeterspiel zu betreiben. Ich persönlich bin überzeugt, dass vor allem drei Instanzen kollektiv und solidarisch die Schuld an dieser Situation tragen:

1. Die Verwaltung: Sie hat durch masslose Forderungen dazu beigetragen, dass die Gesamtschau bei ihr verlorenging. Man war allzu sehr in einem Kampf – im Sinne eines wirklichen

Parkinson –, wo jeder die Decke nur immer nach der eigenen Seite ziehen wollte. Man muss dafür sorgen, dass die Verwaltung nicht immer nur den eigenen engen Bereich sieht.

2. Der Bundesrat: Er hat sich in der Finanzpolitik nicht als starke Regierung gezeigt, sondern eher als eine lockere Gruppe von Departementschefs, wobei jeder primär versucht, die Forderungen seines Departementes durchzubringen.

Den heroischen Sparanstrengungen des Finanzministers – der sich dabei nicht immer beliebt gemacht hat – ist Anerkennung zu zollen. Allerdings gab es auch bei Ihrem Departement, Herr Bundesrat Stich, vereinzelte Sündenfälle.

3. Das Parlament, also wir selber: Wir sind allzu häufig sogar über die Anträge des Bundesrates hinausgegangen und tragen damit wesentliche Schuld an dieser Situation. Gerade deshalb – damit komme ich auf einen konkreten Punkt zu sprechen – ist ein Akt der institutionalisierten Selbstdisziplinierung in Form dieser Ausgabenbremse – die uns allen nicht sehr sympathisch ist – notwendig. In der heutigen Situation müssen wir zu diesem Instrument greifen.

Ich habe die Nationalbank bei diesen Verschuldungsfragen bewusst ausgeklammert. Ich konzidiere gerne, dass sie in den letzten Tagen mit den Zinssenkungen zwei gute Entschiede rasch und richtig getroffen hat. Das will aber nicht heissen, dass sie vorher alles gut gemacht hat.

Nun zur Situation der Bundesfinanzen: Was frappt, ist, wie rasch der ausserordentliche Wetterwechsel eingetreten ist. Ich erinnere daran, dass der Bund 1990 einen Einnahmenüberschuss von 1,058 Milliarden Franken aufwies und dass die Rechnung 1991 bereits mit einem Defizit von über 2 Milliarden Franken abschliessen wird. Ohne Sanierungsmassnahmen wäre in wenigen Jahren mit einem Loch von 5 Milliarden Franken in der Bundeskasse zu rechnen. Eine solche Schuldenwirtschaft, die übrigens verfassungswidrig ist, wollen die Finanzkommission und sicher auch Ihr Rat nicht akzeptieren. Eine solche Schuldenwirtschaft hätte verheerende Auswirkungen auf die Inflation, auf das Zinsniveau und auf die Stabilität des Schweizerfrankens.

Ich zeige an zwei kleinen Beispielen, wie tief wir im Sumpf stecken: Die Passivzinsen des Bundes steigen im Vorschlag 1993 um 840 Millionen Franken, da ein hoher Finanzbedarf mit hohen Zinsen zusammenfällt. Gesamthaft betrachtet sieht es beim Zins so aus, dass wir von etwas über 2 Milliarden Franken innert Kürze – wenn wir nicht geeignete Sanierungsmassnahmen treffen – auf über 4 Milliarden Franken Zinsendienst kommen werden.

Ein zweites Beispiel aus den Regiebetrieben: Die SBB haben im ersten Halbjahr 1991 mit einem Defizit von 21,6 Millionen Franken abgeschlossen; in diesem Halbjahr sind es volle 146 Millionen Franken. Das ist eine Versiebenfachung eines an sich schon schlechten Resultates!

Zur Staatsverschuldung: Ich bin nicht einer, der punkto Staatsverschuldung dramatisiert. Ich kenne wohl den Unterschied zwischen der privaten Verschuldung und derjenigen der öffentlichen Hand. Die Staatsschulden sind das Spiegelbild der volkswirtschaftlichen Gesamtrechnung und müssen daher unter einem etwas anderen Blickpunkt gesehen werden als private Schulden. Trotzdem muss ich Ihnen sagen, dass diese Entwicklung der Verschuldung des Bundes nicht akzeptiert werden kann.

Dazu zwei Zahlen: 1991 hatten wir Bundesschulden von rund 45 Milliarden Franken, und ohne Korrekturmassnahmen würden wir im Jahre 1993 auf 64 Milliarden Franken und im Jahre 1996 gar auf 90 Milliarden Franken kommen. Das sind Zahlen, die nicht mehr akzeptabel sind. Es ist auch nicht verwunderlich, dass die Zinslast von 3,9 Prozent des Budgets 1991 im Jahre 1995 auf 5,4 Prozent ansteigen wird. Das sind 1,5 Prozent, die schwer gewichten.

Es gäbe Jahre, in denen der Bund für sich und die SBB monatlich in Zukunft eine Anleihe von 1 Milliarde Franken aufnehmen müsste. Sie können sich die Auswirkungen auf das Zinsgefüge und die privaten Investitionen vorstellen. Wir müssen deshalb dem vorgeschlagenen Sanierungsprogramm zum Durchbruch verhelfen, um nicht solch unhaltbare Zustände zu bekommen. Der absehbare Rückgang der Zinsen, die Beseitigung der inversen Zinsstruktur geben den Spielraum, das

ganze Sanierungspaket ohne Dringlichkeitsverfahren durchzuführen – darauf werden wir noch zu sprechen kommen; es war ein sehr knapper Entscheid Ihrer Kommission.

Die Möglichkeiten der Sanierung: Hier gilt es wenigstens, aber dafür sehr Wichtiges festzuhalten:

1. Wir müssen unbedingt auf der ganzen Linie – im Gegensatz zu den vielen Antragstellern, die von der Sparlinie des Bundesrates und der Finanzkommission abweichen wollen – durchziehen. Ich gebe ohne weiteres zu und stelle nicht in Abrede, dass hinter den meisten Anträgen durchaus ehrenwerte Gründe stecken. Aber man kann auch beim Staat letzten Endes nur das verteilen, was man hat. Hier ist die Priorität zu setzen, d. h., wir müssen rasch wieder gesunden finanziellen Boden unter die Füsse bekommen.

2. Ein entscheidender Grund für die vollumfängliche Durchsetzung des Sparprogramms ist die ernüchternde Tatsache, die wir in der Finanzkommission feststellen mussten, dass selbst bei Durchführung des Sparprogramms die Rechnung nicht aufgeht. Es bleibt auch unter Erschliessung neuer Einnahmequellen – Treibstoffzollzuschläge – eine deutliche Finanzierungslücke, die wir schliessen müssen. Daher – wir werden darüber am Schluss unserer Beratungen zu befinden haben – hat Ihnen die Finanzkommission mit deutlichem Mehr eine Motion unterbreitet, worin der Bundesrat eingeladen ist, innert nützlicher Frist ein zweites Sanierungsprogramm in der Höhe von 1 Milliarde Franken pro Jahr vorzulegen.

Wir müssen den Gürtel enger schnallen, auch wenn uns das schwerfällt. Auch bei den künftigen Budgetberatungen in der nächsten Session wird es keine Tabus geben. Wir müssen dann kritisch und innovativ nach neuen Sparquellen suchen.

Der Inhalt des Sanierungspaketes sei kurz vorgestellt: Wir haben ein Bundesgesetz A über den Abbau von Finanzhilfen und Abgeltungen. Es betrifft Erlasse, die dem fakultativen Referendum unterstehen und – wenn wir es annehmen – bezogen auf das Jahr 1995 Einsparungen von rund 134 Millionen Franken bringen. Wir haben einen Bundesbeschluss B über den Abbau von Finanzhilfen und Abgeltungen. Dabei geht es um nicht allgemeinverbindliche Bundesbeschlüsse, die nicht dem Referendum unterstehen. Die Einsparungen machen hier 1,4 Millionen Franken aus. Die *Pièce de résistance* im Rahmen dieses Spar- und Sanierungspaketes ist der Bundesbeschluss C über die lineare Beitragskürzung in den Jahren 1993–1995. Hier ergeben sich bei einer Kürzung um 10 Prozent Einsparungen von rund 900 Millionen Franken.

Dann kommen weitere Vorlagen, so das Bundesgesetz über die Erhöhung des Treibstoffzolles – wir werden uns darüber noch eingehend unterhalten – und das Nationalbankgesetz, wo es um eine höhere Gewinnausschüttung in der Grössenordnung von 450 Millionen Franken mit einer Obergrenze bei 600 Millionen Franken geht. Weiter zu erwähnen sind der Bundesbeschluss über die Aufhebung des Spielbankenverbots – ein spezieller Fall – und der Bundesbeschluss über eine Ausgabenbremse.

Schliesslich unterbreitet eine Minderheit Leemann noch einen Antrag auf eine Beschränkung der Rüstungsausgaben (Vorlage H neu).

Zum Schluss: Die Lage der Bundesfinanzen ist ausserordentlich ernst. Wir stehen – darauf lege ich grösstes Gewicht – vor einer ausserordentlich wichtigen Weichenstellung für die mittel- und längerfristige Zukunft. Entweder gelingt es uns jetzt, das Rad herumzudrehen, oder dann fahren die Bundesfinanzen in eine verhängnisvolle Richtung ab, die wir später nicht mehr oder nur noch unter allergrössten Anstrengungen korrigieren können.

Es geht meines Erachtens heute nicht nur um die gesunde finanzielle Basis unseres Landes. Sie steht zwar auf dem Spiel, aber ebenso stehen die finanzielle Glaubwürdigkeit gegen aussen und innen unserer Regierung und unseres Parlaments und damit auch das Schicksal unserer Währung und unserer Sozialwerke auf dem Spiel.

Bei dieser Lage ist es das absolute Minimum, dass wir den Anträgen der Mehrheit Ihrer Kommission, die – mit einer Ausnahme, bei den Treibstoffzöllen – auf der Linie des Bundesrates gefahren ist, folgen und durchziehen.

Der Ständerat ist eine andere Linie gefahren. Ich möchte ihn

nicht kritisieren, sondern ihm zugute halten, dass auch er die Situation der Bundesfinanzen als schlecht beurteilt; aber eine weitere markante Verschlechterung ist nach der Junisation eingetreten.

Das Sanierungsprogramm bringt wohl eine Verbesserung der Situation, aber es genügt – wie bereits erwähnt – allein noch nicht, um die Finanzierungslücke zu schliessen. Daher bitte ich Sie, alle Minderheitsanträge abzulehnen.

In diesem Sinne beantragen wir, auf dieses Sanierungsprogramm einzutreten.

M. Borel François, rapporteur: Si nous n'entreprenons rien, le budget 1993 présentera un déficit de 25 milliards de francs. C'est la raison pour laquelle nous vous proposons des mesures d'assainissement qui, dès l'an prochain, le diminueront de 7 milliards de francs au moyen de 2,2 milliards de recettes et 4,8 milliards d'économie. Le déficit restera cependant de l'ordre de 18 milliards, ce qui nous contraindra à d'autres mesures les années suivantes. C'est ce que je devrais dire si j'étais rapporteur de la Commission des finances du Parlement suédois! C'est pour ne pas en arriver là que votre commission estime qu'il ne faut pas attendre que la situation soit aussi grave qu'en Suède, pays qui, par sa dimension et son niveau de développement économique, nous est comparable. C'est donc pour cette raison que nous vous proposons d'intervenir aujourd'hui déjà par des mesures d'assainissement des finances fédérales.

Brossons un bref tableau de la situation dans laquelle nous nous trouvons. Les finances fédérales se sont détériorées très rapidement: en 1990, 1 milliard de francs de bénéfice; en 1991, 2 milliards de déficit, alors que le budget prévoyait l'équilibre; en 1992, on estime le déficit à au moins 2 milliards; pour 1993, si nous ne prenons aucune mesure, 5,2 milliards de déficit; en 1994, selon le plan financier, 3,8 milliards de déficit; en 1995, nous revenons à 5 milliards de déficit. La dette de la Confédération, qui était en 1990 de 38 milliards, en 1991 de 45 milliards, passera fin 1992 à 53 milliards, en 1993 à 64 milliards.

Ce qui est peut-être plus important pour estimer la véritable situation financière de la Confédération, c'est de parler du découvert du bilan, nos réelles dettes qui de 20,6 milliards de francs en 1991 passeront, si nous n'entreprenons rien, à 40 milliards de francs en 1996, soit un doublement en 5 ans.

Faut-il chercher des responsabilités? Il y a l'inflation, le rapporteur de langue allemande en a parlé. Qui en est responsable? Il y a la conjoncture mondiale. Il y a le fait que la plupart des pays connaissent le même genre de problèmes. Il est vrai que tout le monde est un peu responsable et que cela décourage de chercher des responsabilités. On peut penser que le peuple suisse a une part de responsabilité du fait que nous nous trouvons dans une telle situation. La population attend beaucoup, peut-être trop de la Confédération, sans vouloir toujours lui donner les moyens suffisants pour remplir sa tâche. Le peuple vote les allègements fiscaux un peu facilement et les nouveaux impôts peut-être plus difficilement. Cependant, sur la durée – l'histoire nous le démontre – on ne peut pas prétendre que le peuple ait été incohérent. On peut donc faire confiance à sa sagesse pour continuer dans cette voie. De toute manière, en démocratie, le peuple a toujours raison.

S'il faut rechercher les responsabilités, tout compte fait il ne faut les rechercher nulle part ailleurs que dans ce Parlement qui – j'entends celui qui siège aujourd'hui, mais aussi celui des législatures précédentes – n'a pas eu beaucoup de courage. Il n'a pas le courage suffisant pour prendre des mesures d'économie ciblées ayant une réelle portée. Il n'a pas le courage d'affirmer haut et fort que beaucoup de tâches de la Confédération sont indispensables, mais qu'elles coûtent cher et entraînent ainsi des impôts impopulaires peut-être, mais nécessaires à leur financement. Si vous, parlementaires, voulez économiser, ayez le courage de voter la majorité en précisant les secteurs où vous voulez opérer des coupes sombres. Si vous estimez les dépenses publiques justifiées, ayez le courage de défendre devant vos électeurs les mesures fiscales qui s'imposent en conséquence.

J'ai parlé de la situation de la Confédération. Celle des can-

tons et des communes n'est pas meilleure. Si rien n'est entrepris à chacun des niveaux communal, cantonal et fédéral, l'ensemble des pouvoirs publics devra emprunter 12 milliards de francs chaque année d'ici 1994/1995. Vous imaginez les effets de telles ponctions sur le marché de l'argent et sur le taux d'intérêts! Notre économie rencontre des difficultés, en particulier pour investir et cela, en bonne partie, à cause de la hausse des taux d'intérêts.

Une hausse incontrôlée des déficits publics pousserait encore ces taux à la hausse avec des conséquences économiques difficiles à mesurer, mais certainement négatives. D'autre part, il paraît hautement probable que sur le front du chômage la situation s'aggraverait encore. Pour répondre à ce défi, pour à la fois prendre en charge ces demandeurs d'emploi et prendre des mesures structurelles favorisant une reprise économique, il faudra beaucoup d'argent. Pour pouvoir faire l'effort nécessaire, les finances devront être assainies, entre autres il ne faudra pas devoir consacrer plus de 4 milliards de francs – les estimations vont jusqu'à 4,2 milliards de francs – par an au service de la dette, ce qui arrivera si vous n'adoptez pas les mesures proposées.

Certains pourront dire, pertinemment, que des mesures d'économie ne devraient pas être prises maintenant et parleront de politique anticyclique. Je répondrai simplement qu'il eût fallu y penser plus tôt et nous donner les moyens d'être anticycliques aujourd'hui en n'étant pas procycliques il y a quelques années. D'ailleurs, anticycliques nous l'avons été quelque peu, en 1991 et en 1992, pendant 2 ans durant lesquels la politique budgétaire a soutenu la conjoncture. Lorsqu'en 1991 le produit national brut croissait de 4,5 pour cent, les dépenses de la Confédération, elles, ont crû de 12,3 pour cent. En 1992, de manière un peu atténuée, nous constatons que si le produit national brut a augmenté de 3,9 pour cent, les dépenses de la Confédération ont nettement plus augmenté: de 7,6 pour cent, mais cela au prix de déficits qui maintenant, faute de réserves, deviennent insurmontables. Il faut reconnaître qu'il n'est pas facile de jeter la pierre au Parlement d'il y a 10 ans qui n'aurait pas fait ces réserves. Nous devons constater ce qui existe aujourd'hui et aussi admettre qu'en 1983, après la crise qui a suivi le deuxième choc pétrolier, nous avons voté des mesures de relance, mais que celles-ci – une étude de la Commission de gestion l'a mis en évidence – sont venues suffisamment tard pour accompagner plutôt le processus de relance que véritablement créer cette relance et n'ont pas aidé réellement l'économie à l'époque.

Il nous faut donc prendre des mesures. Passons brièvement en revue les mesures proposées par le Conseil fédéral. Dans le cadre des économies, le Conseil fédéral a d'abord pris un certain nombre de mesures importantes qui dépendent de sa compétence. Il a, par des ajustements dans tous les départements, abouti à des économies de l'ordre de 2,7 milliards de francs par année. Mais le résultat net se réduit à des diminutions de dépenses de seulement 1 milliard en raison d'un certain nombre d'accroissements, voulus en particulier par ce Parlement, dont les gros postes sont les paiements directs à l'agriculture et l'assurance-maladie. Ensuite, le Conseil fédéral a décidé une prolongation de 3 ans des réductions décidées par le Parlement dans le budget 1992, ce qui représente des économies de l'ordre de 300 à 400 millions de francs. Puis il nous propose, et c'est l'enjeu du débat d'aujourd'hui, de voter un certain nombre d'économies ciblées, qui selon vos décisions pourront avoir un résultat de l'ordre de 110 à 240 millions. Enfin, un gros morceau parce qu'il faut agir vite: des réductions linéaires des subventions qui apporteront la première année, en 1993, des économies de 700 millions de francs et la troisième année de 900 millions. Ces réductions linéaires sont limitées dans le temps et dureront 3 ans.

Du côté des recettes, le Conseil fédéral va augmenter progressivement l'impôt sur le tabac, jusqu'à 40 centimes par paquet, pour des recettes supplémentaires de l'ordre de 350 millions en 1995. Le Conseil fédéral vous propose d'augmenter les droits d'entrée sur les carburants de 25 centimes ce qui rapportera 1,6 milliards de francs. Il propose encore une nouvelle répartition du bénéfice de la Banque nationale suisse. Le total représente 600 millions de francs, dont 400 millions iraient aux

cantons et 200 millions à la Confédération. Enfin, l'autorisation des maisons de jeux permettra d'obtenir, dans une phase ultérieure à 1996, un rendement qu'il n'est pas possible de calculer aujourd'hui.

De cette manière, globalement, entre les mesures autonomes du Conseil fédéral, les mesures d'économie sur lesquelles nous devons nous prononcer aujourd'hui, demain et peut-être après-demain et les recettes nouvelles, la situation financière serait améliorée pour 1993 de 2,8 milliards environ, pour 1994 de 3,3 milliards, pour 1995 de 3,8 milliards, ce qui ramènerait les déficits budgétaires pour 1993 à 2,5 milliards, pour 1994, une bonne année, à seulement 0,5 milliard, pour 1995 à 1,2 milliard. Mais je dois déjà nuancer, j'ai parlé de 2,5 milliards de francs de déficit prévisible pour 1993, c'était ce que le Conseil fédéral pensait avant l'été, mais des faits nouveaux sont apparus. Tout d'abord, nous savons qu'un référendum sera lancé contre l'augmentation de la taxe sur l'essence.

L'augmentation des recettes provenant de ce poste ne pourra donc entrer au mieux en vigueur – c'est-à-dire pour autant que le peuple l'accepte – qu'en été 1993. Cela représente un manque à gagner de 800 millions. Ensuite, les intérêts passifs ont augmenté de plus de 800 millions par rapport aux estimations. Un certain nombre d'autres surprises ont encore aggravé la situation, ce qui conduit le Conseil fédéral et le Parlement à être confrontés à une détérioration supplémentaire de la situation, de l'ordre de 2 milliards de francs.

C'est pourquoi, se fondant sur une demande de votre Commission des finances visant à limiter le déficit du budget 1993 à 2,5 milliards, le Conseil fédéral a déposé un message supplémentaire par lequel il entend introduire la hausse de 25 centimes des droits de douane sur les carburants, selon la procédure d'urgence. Votre commission est entrée en matière sur ce message par la voie ordinaire, mais, à une courte majorité, elle a refusé la demande d'urgence formulée par le Conseil fédéral. Je reviens sur les raisons de ce refus lorsque nous aborderons cet arrêté urgent.

De manière générale, votre commission tient à relever deux aspects des mesures proposées. Tout d'abord, elle partage le point de vue du Conseil fédéral selon lequel la situation budgétaire de la Confédération exige, pour être améliorée, à la fois des mesures d'économie et de nouvelles recettes. Dans ce sens, votre commission estime que le paquet d'aujourd'hui est équilibré. Ensuite, on ne résout pas le problème de la Confédération en le reportant sur les cantons et les communes. Le Conseil fédéral l'a compris et, dans leur ensemble, les mesures envisagées n'aggravent pas la situation budgétaire des cantons. De l'avis de la commission, cela paraît être un point positif du paquet.

Je retiendrai encore un autre aspect, soit celui de la réduction linéaire des subventions, qui représente malgré tout une grande partie des économies. Le débat d'entrée en matière, au sein de la commission, a démontré que, de manière générale, ces réductions linéaires ne sont pas considérées comme satisfaisantes, et que, seule, l'urgence d'intervention pour assainir les finances fédérales légitime notre accord à ces réductions linéaires. Le fait qu'elles soient limitées sur une période de trois ans et qu'ensuite nous ayons trouvé des solutions plus satisfaisantes est une condition à notre oui.

Les propositions de votre commission diffèrent quelque peu de celles du Conseil des Etats. En matière d'économies, le Conseil des Etats ne s'est écarté des propositions du Conseil fédéral que pour un montant de 300 millions de francs. Pour l'essentiel, cette différence provient du fait qu'il a voté une participation plus élevée des cantons à l'augmentation de 25 centimes sur les droits d'entrée sur les carburants. Il a en fait décidé que, tant qu'à faire, puisqu'il fallait assainir les finances de la Confédération, il faudrait profiter de cette opération pour assainir également quelque peu celles de tous les cantons. La commission du Conseil national estime que la neutralité du paquet est suffisante pour les cantons et qu'il ne s'agit pas de leur accorder des cadeaux supplémentaires.

Sur le plan des recettes, votre commission n'a pas suivi le Conseil des Etats concernant les 25 centimes sur l'essence. Elle vous demande d'en rester à 20 centimes, ce qui représente une diminution de recettes de 360 millions de francs. Il

faut tempérer ce chiffre en signalant que cela signifiera aussi 170 millions de moins de dépenses obligatoires dans le secteur routier. En effet, sur ces 360 millions, 170 seraient versés au compte routier et devraient être investis dans la construction des routes. Votre commission estime que les 650 millions supplémentaires restants sont suffisants pour terminer le réseau routier tel que le peuple l'a voulu.

Le rapporteur de langue allemande a passé en revue les arrêtés A à H figurant sur le dépliant. Je ne traduirai pas son intervention sur des points de détail; j'y reviendrai, si nécessaire, lors de la discussion par articles.

J'en arrive à la conclusion. J'ai déjà parlé de la Suède. L'Italie, elle, envisage d'économiser 100 milliards de francs par année, par le biais de mesures drastiques dont la moins populaire est l'élévation de cinq ans de l'âge de la retraite. Les mesures que nous vous suggérons sont beaucoup plus modestes, mais nous vous proposons d'agir à temps, avant qu'il ne soit trop tard et que, par exemple – et certaines années, si nous ne faisons rien, cela se passera – CFF et Confédération ne doivent emprunter un milliard par mois sur le marché de l'argent. Nous vous soumettons des mesures qui, dans leur ensemble, ne touchent pas les cantons, ni les communes, et ne sont donc pas un simple report des problèmes de la Confédération sur les autres institutions publiques. Nous vous présentons des mesures qui prennent en compte la nécessité, mais aussi la possibilité d'économiser, d'une part, et de prélever de nouvelles recettes, d'autre part.

Ce projet vient à temps, il est équilibré, et c'est la raison pour laquelle nous vous invitons à entrer en matière.

Leuenberger Ernst: Ich beantrage Ihnen, bei der Detailberatung der Vorlagen A bis H die Entwürfe D und Dbis, die sich mit den Treibstoffzöllen befassen, an erster Stelle zu behandeln. Warum?

Die heutige bundesrätliche Vorlage ist so aufgebaut, dass man zuerst über das Sparen reden soll. «Sparen, dass es weh tut», hat es geheissen, und ich denke, die meisten haben den Ernst der Lage erkannt. Wenn wir uns dann über das Sparen geeinigt hätten, könnte man den zweiten Teil des Pakets angehen, nämlich die Beschaffung von Neueinnahmen.

Wenn wir diese beiden Teile, das Reduzieren der Ausgaben und das Beschaffen von Neueinnahmen, näher betrachten, stellen wir fest, dass die Kommission in ihrer Mehrheit (teilweise Zweidrittelmehrheit) beim Sparen grosso modo dem Bundesrat gefolgt ist. Ich verrate Ihnen kein Geheimnis, dass in den allermeisten Fällen auch Sozialdemokratinnen und Sozialdemokraten – manchmal schweren Herzens – mitgemacht haben, den bundesrätlichen Kurs zu fahren.

Betrachten Sie aber die Einnahmenseite und vor allem die Anträge, die uns heute auf den Tisch geflattert sind, so stellen Sie fest, dass bereits in der Kommission die Mehrheit nicht bereit gewesen ist, dem Bundesrat zu folgen. Es ist bloss eine Minderheit, die ich anführen darf. Und wenn Sie weiter zur Kenntnis nehmen, was heute an Anträgen vorgelegt worden ist, sehen Sie, dass die Vorstellungen bei der Einnahmenbeschaffung um Hunderte von Millionen Franken auseinanderliegen. Kommt noch dazu, dass wir uns betreffend die Einnahmenseite – aufgrund dessen, was man in der Kommission gehört hat und hier noch hören wird – von Anfang an damit auseinandersetzen müssen, dass wir höchstwahrscheinlich ein Referendum zu bestehen haben.

Wenn es nicht gelingt, uns bei der Einnahmenbeschaffung zu einem Konsens zusammenzuraufen, wird die Sparübung zu einer Übung divergierender Interessen verkommen. Denn, wenn ich in diesen Saal blicke und die Ausgabenkürzungen – vor allem die linearen – anschau, stelle ich eine Zweidrittelmehrheit von Betroffenen fest. Es braucht nichts anderes zu passieren, als dass sich all diese Einzelanliegen zusammenschliessen – und dann ist die ganze Sparübung gelaufen!

Das Sparen, das mir und den SP-Leuten ein Anliegen ist, kann nur gelingen, wenn wir zuerst ganz klar sagen, dass wir auch bei der Einnahmenbeschaffung bereit sind, dem Bundesrat in etwa zu folgen, und wenn wir all diese Discounter-Anträge, die uns neuerdings auf den Tisch geflattert sind, zurückweisen. Ich rede mit aller Ernsthaftigkeit mit den Damen und Herren

aus den grossen bürgerlichen Fraktionen. Ich habe festgestellt, dass Sie, sobald jemand von der Auto-Partei ein bisschen hüstelt, in solchen Fragen bereits hohes Fieber haben. Darum bin ich nicht ganz sicher, ob Sie dieses Auto-Partei-Fieber bei der vorgesehenen Beratungsweise nicht dazu verleiten könnte – nachdem wir unsere Anliegen auf dem Spartisch des Hauses geopfert haben –, bei der Einnahmenbeschaffung und der Treibstoffzollerhöhung mit der Minivariante vorliebzunehmen.

Das ist der Beweggrund für meinen Ordnungsantrag. Sie haben bis etwa morgen mittag Zeit, sich zu überlegen, ob es nicht sinnvoll wäre, sich ganz grosse Mühe zu geben, auf der Einnahmenseite einen Kompromiss, einen Konsens zu schaffen. Ich verspreche Ihnen – und ich bin ganz sicher, es wird vielen so gehen –: Wir werden dann weniger Mühe haben, bei der Sparübung den zum Teil harten bundesrätlichen Anträgen zu folgen.

Ich bitte Sie, meinem Ordnungsantrag zuzustimmen.

M. Spielmann: Ce n'est pas la situation financière de l'Etat qui motive en priorité mon refus des économies, mais c'est la nature et la manière dont ces dernières nous sont présentées. Les multiples paquets financiers discutés dans les parlements cantonaux – toutes les collectivités publiques sont en effet aux prises à des difficultés – ont pour dénominateur commun une volonté d'assainir, c'est-à-dire d'équilibrer les budgets. La question qu'on peut et qu'on doit se poser est celle de savoir si une telle politique d'assainissement est vraiment saine du point de vue économique. Pour y répondre, il s'agit, dans un premier temps, d'analyser les présentations comptables pour tenter d'évacuer tout ce qui pourrait être de la cosmétique budgétaire et des différences d'organisations comptables d'un canton à l'autre ou d'une collectivité à l'autre – je pense particulièrement à la Confédération et aux cantons – c'est-à-dire d'avoir les mêmes critères de définition quant aux investissements et aux dépenses de fonctionnement afin de prendre en considération une réalité incontournable: «s'il est possible de s'endetter pour des investissements qui profiteront aux générations futures, il n'est pas possible de conduire une politique d'endettement qui obligerait les générations à venir à payer le fonctionnement d'aujourd'hui». En partant de cette constatation, il s'agit d'avoir effectivement une vision claire dans la présentation comptable.

Ensuite, des mesures de l'ampleur de celles préconisées ont aussi un impact sur le développement économique plus général. Je crois qu'il n'est pas inutile de rappeler ici le résultat du vote sur l'arrêté conjoncturel soumis au peuple suisse en 1977 et qui exigeait que la Confédération prenne des mesures visant, non seulement à équilibrer ses comptes, mais surtout à assurer une évolution conjoncturelle équilibrée, ce qui impliquait la prise de mesures contrecarrant les fluctuations. L'alinéa 3 de l'article 31quinquies de cet arrêté, qui est d'ailleurs toujours en vigueur, dit clairement: «La Confédération, les cantons et les communes établissent leurs budgets compte tenu des impératifs de la situation conjoncturelle», ce qui ne signifie en tout cas pas accroître les fluctuations, mais, dans la mesure du possible, les compenser. Or, la démarche proposée par le Conseil fédéral dans son paquet financier va dans une direction diamétralement opposée. Au lieu d'assurer la relance, de freiner l'inflation, elle provoquera l'inverse, sans parler de toute la problématique de la politique des investissements, du renchérissement de la consommation, etc.

Le principal argument développé de ce paquet d'assainissement est celui du désendettement public qui pousse à la hausse des taux d'intérêts et décourage ainsi – nous dit le Conseil fédéral – les efforts d'investissement. Il faut savoir que ces taux d'intérêts ont augmenté dans les années quatre-vingt, alors même que la situation des finances publiques n'était pas celle que nous connaissons aujourd'hui. Elle était même – comme l'ont relevé tout à l'heure les rapporteurs – florissante. Cette volonté d'investissements n'est pas seulement déterminée par le niveau des taux d'intérêts, mais également par les perspectives de ventes dont profiteront demain les investisseurs. Il y a donc un ensemble de mesures à prendre en considération.

En se basant sur cette idée, on écarte aussi un peu facilement tous les aspects négatifs provoqués par les restrictions de personnel, les coupes sombres dans les subventions, les hausses d'impôts, les taxes qui sont autant de mesures allant dans le mauvais sens et qui agiront négativement sur la consommation, amplifiant une situation conjoncturelle au moment même où elle est en train de se rétablir partiellement.

Comment peut-on en effet parler d'encourager les investissements en considérant aujourd'hui le comportement des collectivités publiques? Le meilleur service que nous pourrions rendre à l'économie, en tant que parlementaires et responsables des finances des collectivités publiques, serait d'appliquer une politique de stabilité qui privilégierait à plus long terme le développement harmonieux et stable du bateau de l'Etat, plutôt que de suivre les pulsions du développement économique qui, en définitive, nous font toujours retarder d'une crise. Nous accélérons lorsqu'il faudrait freiner et freinons lorsqu'il faudrait accélérer.

Chacun s'accorde à dire qu'une redéfinition du rôle de l'Etat et une restructuration de l'administration sont nécessaires. Je considère que plus l'on attendra la mise en place des mesures de fond souhaitées par l'ensemble de la population et de l'économie pour redéfinir le rôle de l'Etat et conduire une restructuration, plus elles seront difficiles et douloureuses et moins elles seront couronnées de succès. Ainsi, plus on attendra avant d'entreprendre ces réformes, plus la facture et les conséquences de notre politique seront désastreuses.

Or, dans le cas particulier, le Conseil fédéral propose toute une série de mesures de saupoudrage qui comportent tous les ingrédients d'une politique financière ne visant qu'à repousser dans le temps l'échéance des réformes indispensables. Elles ont aussi pour inconvénient majeur de cristalliser tous les mécontentements et toutes les oppositions qui, en définitive, conduiront au report et au rejet de ces paquets. La politique envisagée comporte aussi des mesures linéaires, des réductions de subventions à la prévoyance sociale, notamment à l'AVS. Or, on sait aujourd'hui qu'un des gros problèmes des finances publiques est le coût de l'assistance qui est le fruit direct d'une mauvaise politique de prévoyance. En développant cette dernière, on réduit les coûts d'assistance. La direction prise est donc opposée à l'efficacité. En définitive, je considère que cette politique coûtera beaucoup plus cher qu'une politique de prévoyance. A long terme, elle sera plus onéreuse que si nous prenions le temps de conduire les véritables réformes de fond et de structure de manière à proposer un paquet qui réponde, non seulement à l'actualité de la situation financière et économique, mais aux nécessaires réformes de l'Etat.

Präsident: Es folgt die Begründung der Nichteintretensanträge zu Vorlage D.

Frey Walter, Sprecher der Minderheit: Es geht bei meinem Votum um den Nichteintretensantrag zur Vorlage über die Erhöhung des Treibstoffzolls, zum Gesetzentwurf D. Ich möchte bekennen, dass es auch mir ein Anliegen ist, meinen Teil zur Sanierung der Bundesfinanzen beizutragen. Nun bin ich aber der Ansicht, dass in bezug auf dieses Bundesgesetz D grundsätzlich überlegt werden muss und dass grundsätzlich keine Mehreinnahmen beschlossen werden sollten, wenn das Sparpotential im Bundeshaushalt noch nicht ausgereizt ist. Prinzipiell sollte man vor allem auf Mehreinnahmen verzichten, welche präjudizierende Wirkung auf die von uns allen angestrebte neue Finanzordnung haben könnten und welche Konsumenten und Wirtschaft äusserst stark belasten.

Zusätzliche Steuern zu erheben ist bei schlechtgehender Wirtschaft, ja einer Wirtschaft, die sich in einer rezessiven Phase befindet, ein untaugliches Mittel. Die Automobilisten, an die sich diese Ansprache richtet, müssen sich in diesem Staat langsam wie Milchkühe vorkommen, denen man zwar wenig Heu verfüttern will, bei denen man auf der anderen Seite aber die Erwartung in die Milchproduktion recht hoch ansetzt. Heute schon ist jeder Liter Treibstoff in diesem Land mit etwa 60 Rappen belastet; 60 Rappen des Säulenpreises fliessen heute schon in die Bundeskassen. Zusätzlich kommen jetzt

die vorgeschlagenen 25 Rappen, zusätzlich kommt die Vignettenerhöhung, und zusätzlich soll noch eine sogenannte CO₂-Abgabe kommen.

Das irritiert nicht nur die Automobilisten, sondern es sollte auch allen Bürgern dieses Landes zu denken geben, denn diese Erhöhung betrifft uns alle. Ueber 95 Prozent der Waren des täglichen Bedarfs in diesem Lande werden auf der Strasse transportiert. Eine solch massive Erhöhung des Treibstoffgrundzolls wird Auswirkungen auf die Preise aller Güter und Dienstleistungen haben.

Wir haben errechnet, dass der Teuerungsschub oder die inflationäre Wirkung des geplanten Treibstoffzollaufschlages von 25 Rappen eine Inflationsrate von rund 0,6 bis 0,8 Prozent bedeuten würden. Darin sind sich Vorort und KOF (Konjunkturforschungsstelle der ETH Zürich) nun einmal einig; das ist etwas, was wir heute nicht gebrauchen können. Es hilft weder den Konsumenten noch der Wirtschaft.

Im übrigen muss ich Ihnen sagen, dass es nicht bei dieser Erhöhung der Preise um 25 Rappen bleiben wird, sondern dass auf diese Sollerhöhung eine Steuer von 6,2 Prozent geschlagen wird, die Wust, und das an der Säule. So wird die Erhöhung für den Konsumenten dann mit etwa 27 bis 28 Rappen zu Buche schlagen.

Wenn Sie das mit dem heutigen Benzinpreis vergleichen, sehen Sie, dass wir im Falle der Annahme dieses Vorschlages des Bundesrates gegenüber den meisten unserer Nachbarländer keine substantiellen Preisvorteile mehr hätten. Der heute für unseren Staat relativ gute Benzintourismus, der etwa 60 Rappen pro Liter einbringt, würde ganz stark zurückgehen; diese Einnahmen würden dementsprechend sinken.

Noch ein Wort zur Art und Weise, wie diese Treibstoffzollerhöhung begründet wird. Ich muss Ihnen sagen, dass der Wink mit dem reduzierten Strassenbau bei mir, Herr Bundesrat, nicht gut ankommt. Das tönt ein bisschen nach Erpressung. Wenn die Strassen nicht mehr aus Bundesmitteln bezahlt werden können, hat wahrscheinlich kein Automobilist etwas dagegen, wenn man den Treibstoffzollzuschlag, der nach Verfassung ganz und gar den Strassenbaukosten zugute kommt, um etwa 10 Rappen angleicht. Mit diesen 10 Rappen könnten Sie die Ausgaben, welche den Strassenbau betreffen, in den nächsten Jahren ganz abgelden. Ganz zu schweigen von den 1,7 Milliarden Schweizerfranken, die heute noch unverzinst in Ihrer Kasse schlummern und die zweckgerichtet für den Strassenbau vorhanden sind.

Ich muss Ihnen auch sagen, dass der Entscheid des Bundesrates, diese Treibstoffzollerhöhung dringlich zu gestalten – ein Entscheid, der etwa zwei bis drei Wochen nach der Sitzung der nationalrätlichen Kommission erfolgt ist –, für mich unverständlich ist. Wahrscheinlich ist es politische Taktik. Man hat sich wahrscheinlich überlegt, wie man das manchmal in Handelskreisen tut, dass man eine Kuh verlangen solle – um beim landwirtschaftlichen Beispiel zu bleiben –, wenn man (vom Parlament) letztlich ein Kalb erhalten wolle.

Das Volk soll also während eines Jahres von seiner Referendumsmöglichkeit ausgeschlossen werden. Wenn wir als Parlament unserer Aufgabe nachkommen wollen, dürfen wir die dringlichen Bundesbeschlüsse wirklich nur dann annehmen, wenn sie dringlich sind. Ich möchte Sie an die letzten beiden dringlichen Bundesbeschlüsse erinnern, mit denen, rückblickend gesehen, niemand von Ihnen glücklich werden konnte.

Ich bitte Sie also aus prinzipiellen Gründen, auf diese Mehreinnahmen zu verzichten. Treten Sie auf die Treibstoffzollerhöhungsvorlage nicht ein, weder im ordentlichen noch im dringlichen Gesetzgebungsverfahren! Warten wir auf eine dringlich gebotene neue Finanzordnung.

Maspoli: Es gäbe mindestens noch sechs gute Gründe, auf diese Vorlage nicht einzutreten. Leider kann ich Ihnen diese nicht schildern, da ich ganze zwei Minuten zur Verfügung habe. Das Reglement will es so.

Es ist ein Reglement, das je nachdem angewendet wird – je nachdem, wer spricht. Herr Spielmann hat zehn Minuten gesprochen. Das mag vielleicht daran liegen, dass unser Präsident für ihn einige Sympathien hat, vielleicht wegen der Frisur,

die sie beide gemeinsam haben. Sie tragen die Haare ausgefallen. (*Unruhe*) Ich habe wahrscheinlich zu viele Haare.

So bleibt mir nichts anderes übrig, als Ihnen einen wunderschönen Abend zu wünschen. Erholen Sie sich heute nacht gut. Ich werde morgen das Vergnügen und die Ehre haben, zu Ihnen sprechen zu dürfen; dann werde ich sieben Minuten Zeit haben.

Präsident: Ich danke Herrn Maspoli für seine Kürze.

Ich möchte nur auf ein Problem aufmerksam machen: Wir haben hier verschiedene Male gleichlautende Fraktions- und Minderheitsanträge. Das hat doch keinen Sinn. Wenn man weitere Argumente hat, kann man sie in der Diskussion vorbringen. Das Ratsreglement sagt ganz deutlich, bei gleichlautenden Anträgen habe der zweite Antragsteller nur noch Gelegenheit für eine kurze Ergänzung. Eine solche kurze Ergänzung erwarten wir auch von Herrn Scherrer.

Scherrer Jürg: Herr Bundesrat Stich hat am vorletzten Freitag in der «Freitagsrunde» die Drohung ausgesprochen, wenn der Benzgrundzoll nicht erhöht werde, stünde dem Staat für den Strassenbau kein Geld mehr zur Verfügung.

Herr Bundesrat, ich lese Ihnen Auszüge aus Artikel 36ter Absatz 1 der Bundesverfassung vor: «Der Bund verwendet die Hälfte des Reinertrages des Treibstoffzolls und den gesamten Ertrag eines Zollzuschlages wie folgt für Aufgaben im Zusammenhang mit dem Strassenverkehr: ...» Dann werden die Aufgaben aufgelistet. Und in Absatz 2 steht: «Soweit der Ertrag des zweckgebundenen Grundzolls zur Sicherstellung» – Herr Bundesrat Stich, ich wäre froh, wenn Sie mir zuhören würden – «der in Absatz 1 genannten Aufgaben nicht ausreicht, erhebt der Bund einen Zollzuschlag.» Die Drohung, den Strassenbau einzustellen, wenn wir jetzt auf die Vorlage D nicht eintreten, entbehrt jeder Grundlage.

Das Autobahnnetz – das wissen Sie – kann fertiggestellt werden. Wir wollen heute keine Steuern auf Vorrat. Wir wollen zuerst einmal die Rückstellungen, das Guthaben, die Forderungen der Automobilisten aus der Treibstoffkasse von rund 1,8 Milliarden Franken aufbrauchen, auch wenn Sie das Geld nicht mehr haben. Wenn dann kein Guthaben mehr vorhanden ist, Herr Bundesrat Stich, ist auch die Auto-Partei bereit, über eine Erhöhung des Zollzuschlages zu diskutieren.

Ich bitte Sie, dem Nichteintretensantrag zum Entwurf D zuzustimmen und jetzt dafür zu sorgen, dass dieser Staat spart. Je mehr Geld er hat, um so mehr wachsen die Begehrlichkeiten. Ziehen Sie die Steuerschraube nicht bis zur Streckgrenze an; dann bricht sie nämlich ab!

M. Eggly: D'après la situation actuelle, d'après la loi, s'il y a distribution aux cantons du bénéfice de la Banque nationale, cela va pour les deux tiers aux cantons et pour un tiers à la Confédération. C'est en somme, d'après la loi toujours, une compensation à l'abandon de souveraineté monétaire des cantons à l'époque. En fait, on ne peut pas dire que les cantons en aient beaucoup profité. Cela n'a guère été souvent que la Banque nationale a distribué son bénéfice, pour ne pas dire jamais. Faut-il – et c'est une question que l'on peut se poser – considérer qu'il est opportun que la Banque nationale distribue une partie de son bénéfice à la Confédération et aux cantons? Est-ce vraiment le rôle de la Banque nationale? Cette question sera encore abordée, notamment dans la discussion par le porte-parole du groupe libéral. Mais, si on considère que, au vu des bénéfices de la Banque nationale, d'une part, et au vu des difficultés financières de la Confédération et des cantons, d'autre part, il faut le faire, alors quels sont les critères? Faut-il modifier les critères pour cette part distribuée aux cantons en ce qui concerne la répartition entre eux? Le Conseil fédéral le pense et nous propose désormais, contrairement au texte actuel qui ne retient comme critère que la population de résidence de chaque canton, de pouvoir moduler entre le critère de la population de résidence et celui de la capacité financière, vus à travers les critères de la péréquation financière, cela après consultation des cantons.

Le Conseil des Etats, lui, a en somme proposé un compromis qui est, de mon point de vue, déjà mieux que rien, car au moins

cinq huitièmes seraient répartis selon le critère de la population de résidence et seulement trois huitièmes selon celui de la capacité financière. Toutefois, la version du Conseil des Etats reste à mes yeux tout à fait insatisfaisante. Or, la majorité de la commission du Conseil national propose quelque chose de moins satisfaisant encore, puisqu'elle demande de moduler la moitié selon le critère de la capacité financière et l'autre moitié selon celui de la population de résidence. Cela est très préoccupant. Même si l'on prend seulement le critère du Conseil des Etats, on arrive bien sûr à quelque chose d'avantageux pour le canton du Valais qui aurait touché en 1991 31 millions au lieu de 15 millions. Le canton de Neuchâtel aurait été avantagé avec 14 millions au lieu de 9,5 millions. Les cantons d'Obwald et d'Appenzell Rhodes-Intérieures auraient été avantagés. Mais, qu'en est-il du canton de Vaud, du canton de Zurich, du canton de Zoug, du canton de Bâle-Ville, du canton de Bâle-Campagne ou du canton de Genève, mon canton? Pour ce dernier, au lieu de toucher, selon le seul critère de la population de résidence, quelque 23 millions, il n'en toucherait que quelque 14 millions.

Cela ne va pas au moment où les critères de capacité financière retenus pour la péréquation financière sont de toute façon, Monsieur le Conseiller fédéral, rediscutés et remis en cause, au moment où il est admis qu'il faut les redéfinir, notamment en regard du fait que les cantons dits forts ne sont pas si forts que cela, qu'ils ont des charges que les autres n'ont pas et qu'ils ont des difficultés financières et budgétaires spectaculaires que certains cantons dits faibles ou moins forts n'ont pas. Les cantons forts prennent à leur charge de nombreuses tâches d'intérêt général au bénéfice de tout le pays, particulièrement des cantons voisins. Dois-je rappeler à mes compatriotes valaisans, par exemple, qu'ils bénéficient, ô combien!, de l'Université de Genève et de l'Université de Lausanne? Dois-je rappeler ce qu'il en est pour les hôpitaux? Dois-je rappeler ce qu'il en est pour les dépenses culturelles, pour les organisations internationales, à Bâle et à Genève? Il y a longtemps que Genève ne reçoit plus de subventions pour les organisations internationales et pour les frais d'infrastructure. Vous savez bien que les organisations internationales, sans doute, participent à la prospérité du canton, mais ne rapportent guère de recettes fiscales puisque les internationaux ne paient pas d'impôts. Bref, il y a quelque chose qui ne va plus.

Et puis, Monsieur le Conseiller fédéral, vous n'êtes pas sans savoir que si la Confédération a un déficit qui vous inquiète et qui nous inquiète, les cantons dits forts ont des déficits qui les inquiètent et qui doivent aussi vous inquiéter. Genève, actuellement, détient le record du déficit budgétaire. Vous me direz que c'est en partie de sa faute. C'est possible, mais c'est aussi à cause des charges considérables que Genève doit assumer, et dans les flux financiers qui vont de Genève à la Confédération et de la Confédération à Genève, il est évident que Genève donne plus qu'il ne reçoit. C'est la même chose pour Zurich et pour Bâle.

Je ne suis pas en train de remettre la solidarité en question. Je reconnais qu'il doit y avoir une péréquation financière en faveur des cantons potentiellement, intrinsèquement plus faibles et qui ont moins de possibilités que les cantons forts. Mais les critères sont allés trop loin; comme je l'ai dit, même pour la péréquation financière cela doit être revu. Par conséquent, aujourd'hui, ajouter que, dans le cadre de la distribution des bénéfices de la Banque nationale allant aux cantons, il faut, par exemple, qu'un canton comme Genève ne touche pas ce qu'il toucherait s'il n'y avait que le critère de la population de résidence, et qu'il doive là encore et là aussi sacrifier en quelque sorte à la solidarité et à la capacité financière des cantons, eh bien! – comme l'a dit M. Coutau, conseiller aux Etats – cela relève du surréalisme le plus amer.

Mes chers collègues des cantons, par exemple, de Zoug, de Bâle-Ville, de Bâle-Campagne et d'autres cantons dits financièrement forts, j'en appelle à vous afin que vous vous joigniez à moi pour reconsidérer que cela ne peut pas aller comme cela. A cette occasion, nous devons donner ici un signal à la Confédération et au Conseil fédéral pour dire que cela ne peut continuer ainsi. La solidarité, je l'ai dit, est une belle chose, mais il faut justement qu'elle soit ressentie comme telle par

tout le monde. Il faut qu'elle corresponde à une réalité, à un sentiment d'équité, sans quoi, si vous abusez, si le déséquilibre est trop grand, si dans les cantons dits riches qui croulent sous les charges d'intérêt général et qui se débattent actuellement dans des déficits considérables – un des déficits record, par exemple, pour le canton de Genève – si cette solidarité n'est plus ressentie, c'est un véritable malaise que vous créez au sein de la Confédération et une sorte de sentiment d'agacement et d'injustice qui s'adresse en fin de compte aux cantons bénéficiaires. C'est ce que nous ne voulons pas. Nous voulons des critères de solidarité acceptés par le plus grand nombre parce qu'ils seraient empreints de légitimité. C'est dans ce sens que je vous invite à ne pas entrer en matière sur l'arrêté E. Je précise encore, pour que les choses soient bien claires, que ne pas entrer en matière sur cet arrêté E ne signifie pas du tout que l'on refuse qu'il y ait distribution des bénéfices de la Banque nationale aux cantons, mais bien que l'on en reste au critère du texte actuel de la loi, c'est-à-dire que cette distribution soit faite selon la population qui réside dans les cantons. C'est pourquoi je vous invite à ne pas entrer en matière sur l'arrêté E. C'est une question d'équité confédérale, car, tel qu'il est présenté, cet arrêté ne respecte pas cette équité et va provoquer un malaise confédéral.

Präsident: Es folgt die Begründung der Nichteintretensanträge zum Beschluss F.

Hafner Rudolf, Sprecher der Minderheit: Es scheint ein Zeichen der Zeit zu sein, dass man etwas von der grossen, weiten Welt schnuppern möchte, und das heisst, dass man wenigstens einmal im Leben in einem schweizerischen Spielkasino spielen möchte. Für alle, die so gut jassen können wie Sie, Herr Bundesrat Stich, ist es natürlich schwierig zu verstehen, dass man nur um ein paar wenige Fränkeln Einsatz spielen kann. Es wäre wohl schöner, um grössere Summen spielen zu können.

Die Frage ist nicht allein die Frage des Lustprinzips, sondern auch die nach den konkreten Folgen.

Ich bin kein guter Jasser; ich jasse nicht um Geld. Ich kann aber sagen, dass die Informationen in der Botschaft nicht so ausführlich sind. Wenn Sie die Botschaft lesen, so stellen Sie fest, dass diese Informationen nur eine Seite umfassen. Von irgendwelchen bedenklichen Seiten dieser Spielbanken ist leider nichts zu lesen; und das, obwohl es um eine Verfassungsänderung mit obligatorischer Volksabstimmung geht. Nicht einmal der Bericht von Ex-Bupo-Chef Huber, der in sehr harmlosem Ton abgefasst ist, lag der Kommission vor.

Dieser Huber-Bericht befasste sich mit der Situation in Deutschland und Oesterreich, wo eben die Dinge nicht so heikel waren, wie das vielleicht in andern Ländern der Fall ist. Aber darauf ist noch zurückzukommen.

Ueber die Folgen allfälliger Spielsüchte hat die sehr anerkannte Stiftung Pro Mente Sana ausführliche Tagungen veranstaltet. Pro Mente Sana ist nicht einfach eine grüne Organisation; es sind viele bürgerliche Politiker im Stiftungsrat.

Pro Mente Sana hat sich auch mit der Frage der Geldspielautomaten im Kanton Zürich eingehend beschäftigt. Der Herr Bundesrat wird diese Broschüre wohl kaum gelesen haben. Wenn man viel jassen muss, kann man eben keine 50seitigen Broschüren mehr studieren. Aber immerhin wurde im Kanton Zürich diese Vorlage abgelehnt. Und der Kanton Zürich ist ja doch weiss Gott ein respektabler Stand. Wohlgerne sind diese Geldspielautomaten sehr viel harmloser als das, was jetzt zur Diskussion steht, Herr Bundesrat.

Es ist auch kein Zufall, dass bei sehr vielen Spielkasinos ein Verbot für die Leute aus der Region besteht, weil sich die Gemeinden – sie können auch rechnen – schlicht und einfach ausgerechnet haben, dass sie viele Millionen Franken bezahlen müssen, wenn sie all die Fürsorgegelder für die Menschen bezahlen müssen, die bankrott gegangen sind. Deshalb möchte keine Gemeinde ein solches Kasino mehr in der Umgebung haben. Und Gemeinden sind ja öffentliche Gemeinwesen, die heute bekanntlich auch nicht soviel Geld haben. Zum Stichwort Geldwäscherei: Es liegt mir ein Dokument der Parlamentsdienste vor. Es handelt sich darum, dass im Falle

des Casinos in Campione recherchiert wurde. Es liegt ja sehr nahe der Schweizer Grenze und kann durchaus als Beispiel für die Entwicklung in der Schweiz angesehen werden. Dieses Dokument liest sich immerhin so spannend, dass ich einiges zitieren möchte:

«Das Spielkasino von Campione am Luganersee war nach Berichten der Mailänder Zeitung 'Corriere della Sera' und des Tessiner Radios Bestandteil eines grossen Projekts der amerikanischen Mafia zur Reinwaschung von schmutzigen Geldern. Die italienische Finanzpolizei hatte laut diesen Angaben mit ihrer landesweiten Anti-Mafia-Aktion in den Spielkasinos von Campione, San Remo, Saint-Vincent im Aostatal und Venedig Mitte November einen Strich durch die Pläne der Cosa Nostra gemacht. Die amerikanische Mafia wollte angeblich italienische und französische Spielkasinos zu Geheimbanken umfunktionieren und hatte bereits damit begonnen. In den Casinos sollten Gelder aus Entführungen, aus Drogen- und Waffenhandel und anderen Delikten eingewaschen werden, wobei das Kasino der italienischen Enklave am Luganersee offenbar als Vorposten der Cosa Nostra vorgesehen war. Das Spielkasino von Campione blieb nach der Polizeiaktion vom 11. November während rund sechs Wochen geschlossen.»

Sie müssen sich das einmal vorstellen: Geldwäscherei in so einem Stil, dass ein Kasino während sechs Wochen geschlossen werden muss!

Also, Herr Bundesrat, da stellt sich schon die Frage: Der Bericht in der Botschaft war sehr harmlos; wenn Sie das lesen, ist es nicht unbedingt derselbe Tenor. Der Gemeinderat von Campione musste geschlossen zurücktreten. In der Anklageschrift rekonstruieren die zuständigen Staatsanwälte die Geschichte des Spielkasinoskandals, was zur Beschuldigung und teilweise zur Festnahme von Bürgermeister, Assessoren und Gemeinderäten von Campione und San Remo sowie von Industriellen und von Personen, die man der Mafia-Zugehörigkeit verdächtigte, führte usw. Sie können es selber nachlesen. Die Anklageliste ist lang und reicht von der Gründung einer mafiaartigen, verbrecherischen Vereinigung über die Korruption, Erpressung, Begünstigung, Drohung und den unerlaubten Waffenbesitz bis zum Bankrott, zur Auktionsstörung und zum Verstoß gegen das italienische Gesetz über die Finanzierung der Parteien.

Ja, Herr Bundesrat Stich, bei dieser Liste kann man wohl kaum sagen, Geld stinke nicht. Ob wir das alles unbedingt in die Schweiz einführen müssen, bleibe dahingestellt!

Zur Verteilung der Einnahmen: Ich verstehe Sie sehr gut, Herr Bundesrat Stich, wenn Sie 80 Prozent der Einnahmen für die Bundeskasse haben wollen. Allerdings sind wir ja alle nicht nur Bundesbürger, wir sind auch Kantonsbürger. Ich liess bei verschiedenen Kantonen eine Umfrage machen, also u. a. in Genf, Waadt, Tessin, Bern, Thurgau usw. Sehen Sie, alle diese Kantone sind mit der Geldverteilung nicht einverstanden. Dass das so ist, liegt natürlich auf der Hand.

Es ist wohl auch ein Zeichen dafür, dass in diesem Geschäft offenbar gar keine richtige Vernehmlassung stattgefunden hat. Wir müssen doch vermeiden, dass wir hier einfach eine Debatte führen und die Vernehmlassung dann gewissermassen im nachhinein durchgeführt wird. Es wäre schon lustig, wenn die kantonalen Finanzdirektoren dann öffentlich in einer Kampagne auftreten müssten, wo es um ein Bundesgeschäft geht.

Es gibt aber auch noch andere problematische Punkte, u. a. zum Beispiel den Kanton Genf. Herr Staatsrat Ziegler hat den Personalbedarf für die Kontrolle dieser Spielbanken wie folgt eingeschätzt: «Selon une estimation effectuée par mes services de police, entre 20 et 30 personnes.»

Wenn Sie hören, dass 20 bis 30 Kontrollbeamte nötig sind, können Sie das leicht selber ausrechnen: Bei durchschnittlichen Arbeitskosten von 200 000 Franken sind allein schon dafür 40 bis 60 Millionen Franken nötig. Und wenn Sie dann noch alle Fürsorgeauslagen dazurechnen, bleibt letzten Endes von dem Geld kaum noch etwas übrig. Es geht also hier um keine fundamentale Haltung, sondern schlicht darum, dass man die Folgen dieses Geschäftes bedenkt.

Ueber 30 Parlamentarier waren der Auffassung, dass man das wirklich gründlich prüfen müsse. Wir stellen daher den Antrag

auf Abstimmung unter Namensaufruf und bitten Sie, den Nichteintretensantrag zu unterstützen.

Präsident: Gleichlautende Nichteintretensanträge haben eingereicht: Herr Jäggi Paul, Antrag Nummer 12, und Herr Scherrer Werner, Antrag Nummer 32. Diese Antragsteller haben Gelegenheit für eine kurze Ergänzung.

Jäggi Paul: Im Namen einer Minderheit der CVP-Fraktion beantrage ich Ihnen, dem Minderheitsantrag zuzustimmen und auf den Bundesbeschluss F nicht einzutreten. Das heute noch geltende Spielbankenverbot von 1928 hat eine lange Vorgeschichte und führt in unserem Land immer wieder zu erregten Diskussionen. Dies dürfte auch diesmal und trotz der Aussage des Bundesrates, das Spielbankenverbot sei eine nicht mehr zeitgemässe Bevormundung, der Fall sein. Nach meiner Meinung ist es gerade die heutige Entwicklung in Gesellschaft und Wirtschaft – mit den vielen Unsicherheiten und Ängsten –, die sehr wohl die Beibehaltung des Verbotes rechtfertigt. Das Wohl der Bürgerinnen und Bürger als verfassungsmässiger Auftrag kann man nicht im Moment des mangelnden Geldes über Bord werfen, und würde das Geld für einen noch so edlen Zweck eingesetzt.

Es ist eine eigenartige Situation, dass wir die Schweizerinnen und Schweizer im selben Moment, in dem viele von ihnen sparen müssen oder sogar Not leiden, noch zum Spielen verleiten wollen. In diesem Fall ist der Schutz vor selbstschädigendem Verhalten vor das Individualrecht auf Spielen zu stellen. Wollen wir in der Schweiz neben der Alkohol- und Drogenszene noch eine Spielerszene?

Die Bedenken, die der Bundesrat in seiner Botschaft selber auflistet, sind viel ernster zu nehmen. An einen Vorteil für Tourismus und Kurorte ist ohnehin kaum zu glauben. Andere Werte wie Wohnlichkeit und Erholung gelten mehr. Die Attraktivität unserer Städte und Touristenorte ist wirklich förderungswürdig, aber nicht durch Spielbanken. Wir brauchen menschenfreundlichere Städte, nicht spielfreudigere Menschen und Touristen. Oder haben Sie, wenn Sie am Abend durch die Strassen und Gassen unserer Städte gehen, das Gefühl, den Menschen fehlten zu ihrem Glück noch die Spielbanken? Ich habe diesen Eindruck nicht.

Wichtiger als wirtschaftliche Kassenerfolge der Spielbanken sind körperliche und geistige Gesundheit der Menschen. Dies ist förderungswürdig, und nicht das Spielen um Geld. Ein Staat, der nur noch das macht, was ein paar Franken bringt, degradiert sich selber zu einer Nehmer- und Verteilerorganisation und verliert die Achtung der Bürgerinnen und Bürger. Lassen wir es nicht soweit kommen.

In diesem Hause geht es häufig oder meistens um Geld. Mit einem Nein zur Aufhebung des Spielbankenverbots sorgen wir dafür, dass es uns für einmal nicht nur ums Geld geht.

Scherrer Werner: Nach dem Bericht von Herrn Bonny habe ich Verständnis dafür, dass man Geld sucht; ich habe auch Verständnis für den Bundesrat, dass er das fehlende Geld irgendwo holen will. Ich habe aber absolut kein Verständnis dafür, dass man unter trügerischem Vorwand die Bundeskasse mit etwa 300 Millionen Franken, mit diesem schmutzigen Geld, füllen will.

Im Gegensatz zu meinem Vorredner möchte ich erklären, dass dieses Geld zum Himmel stinkt, weil es auf einem Pflaster von Spielleidenschaft, von Enttäuschungen und viel Leid geschefelt wird. Ein moralisch korrupter Neoliberalismus unterstützt diese Bestrebungen und hilft, unsere Familien und die Jugend zu zerstören.

Auf die Aufhebung des Spielbankenverbotes ist deshalb nicht einzutreten.

Präsident: Frau Leemann begründet nun den Nichteintretensantrag der Minderheit zu Vorlage G und den Eintretensantrag für einen neuen Beschluss H.

Frau Leemann, Sprecherin der Minderheit: Ich bitte Sie, auf den Bundesbeschluss G, Ausgabenbremse, nicht einzutreten. Wir müssen uns überlegen, was uns diese Ausgaben-

bremse finanzpolitisch bringen kann. Wir müssen uns aber auch überlegen, welchen staatspolitischen Stellenwert diese Vorlage hat. Es ist ja nicht umsonst, dass sich die Staatspolitische Kommission des Ständerates mit der Vorlage befasst und von der Abteilung für Staats- und Verwaltungsrecht des Bundesamtes für Justiz einen Bericht angefordert hat. Aus diesem Bericht gehen die politischen und staatsrechtlichen Zweifel am Sinn dieses Instrumentes sehr klar hervor.

Es ist klar, dass die Ausgabenbremse das Verhältnis zwischen Legislative und Exekutive zugunsten der Exekutive verändert. Es ist ein Prozess, der seit Jahrzehnten zu beobachten ist: dass die Exekutive und die Verwaltung stärker werden. Ich brauche Sie nicht an die Parlamentsreform zu erinnern; ich bitte Sie, daran zu denken, dass gerade das Übergewicht der Exekutive ein wesentlicher Grund dafür ist, dass viele Leute Zweifel am EWR oder an der EG äussern.

Es ist nun ausserordentlich problematisch, wenn im Rahmen eines befristeten Sanierungsprogrammes eine derart relevante Verfassungsänderung eingebracht wird; wenn allenfalls noch verschiedene Varianten vorgeschlagen werden, ändert das grundsätzlich an dieser Problematik auch nichts.

Die Vorlage geht im Prinzip davon aus, dass der Bundesrat verantwortlicher handle als das Parlament. Ich will natürlich nicht bestreiten, dass das Parlament an der heutigen Finanzmisere mit schuld ist. Es ist ja angenehmer, Geld auszugeben als zu sparen. Aber konsequent zu Ende gedacht, heisst dies nichts anderes, als dass wir das Gleichgewicht zwischen Exekutive und Legislative, mit allen «checks and balances», in Frage stellen. Diese Gewaltentrennung ist aber eine Grundfeste unserer Rechtsstaatlichkeit.

Die Tatsache, dass diese Ausgabenbremse auf die Ausgaben-seite beschränkt ist, zeigt übrigens, dass es nicht so sehr um die Sanierung des Bundeshaushaltes geht: Es geht eher um die Einschränkung des Staatshaushaltes. Auch deshalb wehre ich mich dagegen. Weshalb etwa ist das Parlament im Falle der Stempelsteuer nicht dem Bundesrat gefolgt? Das ist jetzt Historie, aber ich könnte heute auch den Benzinpreis anführen. Die kompensationslose Kürzung von Einnahmen ist durchaus nicht weniger verantwortungslos als das leichtfertige Ausgeben von Geld.

Im Grunde genommen möchte ich Sie aber noch grundsätzlicher fragen: Weshalb sollen Ausgabenbeschlüsse derart lapidar und einseitig das wichtigste auf der Welt sein? Wir würden beispielsweise ein Quorum brauchen, um einen Budgetposten von 120 000 auf 125 000 Franken zu erhöhen. Dabei führen wir eine «Jahrhundertabstimmung» über den EWR-Vertrag und später vielleicht über den EG-Beitritt durch, und da spricht niemand von einem Quorum. Für mich ist das eine Absurdität. Sie werden sagen: Es geht um ein Quorum, um 101 Stimmen, und nicht um irgend etwas viel massiver Einschränkendes. Zum Stichwort Zufälligkeit: Das gilt genauso gut zwischen 100 und 101 Stimmen wie zwischen 89 und 90 Stimmen. Gegen eine Zufälligkeit ist übrigens unser Zweikammersystem eine wirkungsvolle Hürde. In den meisten Fällen sind es nicht so knappe Entscheide, die zu den Ausgabenerhöhungen geführt haben. Von Ende 1990 bis Herbst 1991 hat das Parlament rund 50 ausgabenrelevante Beschlüsse gefasst, und zehnmal hat das Parlament etwas beschlossen, das die Bundeskasse im Vergleich mit dem Vorschlag des Bundesrates mehr belastet hat. Es ist vielleicht pikant zu sagen, welche zwei dieser Ausgabenbeschlüsse mit weniger als 101 Stimmen zustande gekommen sind: einmal das militärische Bauprogramm 1991, dann die Aeufnung des Investitionshilfefonds für Berggebiete. Sie sehen, dass ich nicht parteipolitisch argumentiere. Es mag durchaus sein, dass heute die andern acht Beschlüsse, mit über 101 Stimmen gefällt, auch anders ausfallen würden. Wir brauchen dazu aber nicht unbedingt ein Instrument wie die Ausgabenbremse, sondern wir brauchen die Einsicht in die Notwendigkeit, genauso wie wir sie heute für diese Beratung hier brauchen.

Der Vergleich mit dem Dringlichkeitsrecht ist übrigens nicht angebracht: Dort geht es um eine zeitweilige Ausschaltung der Rechte des Souveräns, und nicht um die Rechte von Parlament und Bundesrat. Sie müssen sich übrigens auch darüber Rechenschaft geben, dass Sie mit der Ausgabenbremse

durchaus prozedurale Schwierigkeiten haben werden: Wenn es um einfache Kreditbeschlüsse geht, die eine festgelegte Summe vorsehen, mag das entsprechend der Dringlichkeitsregelung durchaus gehen. Wenn es aber um den Voranschlag oder um Gesetze geht, wo z. B. bei Subventionshöhen und -bedingungen keineswegs auf Franken und Rappen klar ist, ob die Rechnung aufgeht oder ein kleines Plus oder Minus resultiert, dann können Sie sich vorstellen, dass epische Diskussionen resultieren, die ohne irgendeine Wirkung sein werden. Abstimmungen, bei denen ein Quorum vorausgesetzt wird, haben die Eigenschaft, dass die Zahl der Gegenstimmen keine Rolle spielt. Das heisst nichts anderes, als dass die Gegner eines Beschlusses gar nicht in Erscheinung zu treten brauchen. Mit der Ausgabenbremse sagen wir unseren Wählern und Wählerinnen also nicht nur, dass wir uns selber nicht so ganz trauen, sondern wir sagen ihnen auch, dass sich die Gegner unter Umständen drücken können und dafür honoriert werden, dass sie nicht Stellung nehmen. Ich halte das für etwas Verhängnisvolles und des Parlamentes Unwürdiges.

1974 ist in einer früheren Diskussion um die Ausgabenbremse von der Finanzverwaltung zuhanden der damaligen Kommission folgendes geäussert worden: «Die Ausgabenbremse blieb wirkungslos. Sie hat nie einen Beschluss verhindert. Sie war mehr ein politisches Mittel, um den Sparwillen des Parlamentes zu demonstrieren.» Mich dünkt, dass das heute wieder der Fall ist, und wegen der staatspolitisch negativen Seite möchte ich dazu nicht Hand bieten. Ich bitte Sie deshalb, auf die Vorlage G nicht einzutreten.

Im Gegensatz dazu bitte ich Sie, auf Vorlage H (neu) einzutreten. Ich gehe bei der Beschränkung der Rüstungsausgaben von den folgenden Voraussetzungen aus:

Das EMD hat in den letzten Jahren unter allen Departementen zweifellos die geringste Wachstumsrate ausgewiesen und wird dieses Jahr sowie nach Planung in den nächsten Jahren sogar real einen gewissen Abbau erfahren. Das steht im Zusammenhang mit der Veränderung der Bedrohungslage, der wir uns gegenüber sehen: Sie hat sich in den letzten Jahren und Jahrzehnten sehr stark verändert. Der Zerfall des früheren Ostblocks hat diese Veränderungen noch massiv beschleunigt. Heute, mitten im europäischen Raum – der bald ein europäischer Wirtschaftsraum sein wird, ohne uns oder mit uns –, sieht die Bedrohung der Schweiz sehr viel anders aus als in früheren Jahrzehnten.

Die SP ist nun der Ansicht, dass in dieser Situation die Neudefinition der Landesverteidigung weitaus stärker und grundsätzlich an die Hand genommen werden müsste und dass deshalb eine weit stärkere Reduktion der Militärausgaben angebracht wäre. Wir haben auch guten Grund zur Annahme, dass heute die Mehrheit der Bevölkerung mit uns diese Ueberzeugung teilt. Mein Antrag ist kein «F/A-18-Antrag», aber trotzdem ist es klar, dass die Argumente in eine ähnliche Richtung gehen. Wir haben heute eine sehr schwierige Finanzsituation, und wir müssen ganz klar auf Prioritäten setzen. Es geht nicht mehr darum, was wünschbar ist – davon ist auch das Militär nicht ausgenommen –, sondern um die Frage, was wir uns heute unter den extrem einschränkenden Bedingungen noch leisten können. Für Dinge in anderen Gebieten, die absolut vordringlich sind – ich denke an Bildung, Landschaftsschutz u. a. –, haben wir nicht genug Geld. Wir müssen deshalb beim Militär vermehrt sparen, damit wir am anderen Ort mehr Spielraum haben. Das Militär unterliegt nicht etwa den linearen Kürzungen um die 10 Prozent, weil das Militär als traditionelle Staatsaufgabe auch nicht Zahlungen erhält, die unter dem Terminus «Subventionen» laufen.

Aus diesem Grund schlage ich Ihnen vor, für die Beschränkung der Rüstungsausgaben einen eigenen Beschluss, den Bundesbeschluss H, mit der Begrenzung auf eine bestimmte Höhe einzuführen. Was heisst diese Zahl im Bundesbeschluss genau? Wenn Sie die Botschaft zum Sanierungsprogramm lesen, finden Sie auf Seite 41 festgehalten, dass die Rüstungsausgaben des Bundes bis 1995 auf 2,7 Milliarden Franken (pro Jahr) plafoniert werden sollen. Mein Antrag sieht die Plafonierung auf 2,3 Milliarden Franken vor. Dies bedeutet, dass jährlich 400 Millionen Franken weniger für das Militär ausgegeben werden sollen, als der bundesrätliche Vorschlag vom

Frühjahr 1992 vorsieht. Ich denke, dass dies ein verhältnismässig bescheidener Antrag ist und betone: Er ist für mich realistisch.

Ich weiss auch, dass Rüstungsabbau gleichzeitig Abbau von Arbeitsplätzen bedeutet. Es gibt allerdings genügend Untersuchungen, die zeigen, dass Arbeitsplätze in der Rüstungsindustrie teuer und volkswirtschaftlich ineffizient sind. Sie sollten konvertiert werden; das ist eine alte Forderung unsererseits. Diese Konversion kann aber nicht von einem Tag auf den anderen geschehen. Aus diesem Grund bin ich bei dieser verhältnismässig bescheidenen Kürzung von 400 Millionen Franken bei einem Voranschlag von 2,7 Milliarden Franken geblieben.

Wenn wir bedenken, dass wir zusätzlich zum vorliegenden Sanierungsprogramm noch eine weitere Milliarde einsparen müssen, sollte es für Sie leicht sein, diesem Antrag auf Kürzung um 400 Millionen Franken im Rüstungsbereich zu folgen.

Ich bitte Sie deshalb, auf den Bundesbeschluss H einzutreten und ihm zuzustimmen.

Dreher, Sprecher der Minderheit: Ich begründe nicht nur meinen Rückweisungsantrag, den Sie auf der Fahne erkennen können; ich rede zugleich für die Fraktion, so dass ich als Fraktionssprecher nachher das Wort nicht mehr ergreifen werde. Unsere Fraktion heisst die Geschäfte A, B und C gut, wobei wir gewisse Vorbehalte gegenüber linearen Beitragskürzungen haben, weil dann diejenigen Ausgabenbereiche, die in der Vergangenheit nicht so stark gewachsen sind – wie beispielsweise die Landesverteidigung (mit einem effektiv rezessiven Wachstum) –, im Vergleich zu anderen Ausgabenbereichen – wie zum Beispiel das Asylanten-Unwesen, die Entwicklungshilfe oder die Raumplanung, die überdurchschnittlich stark gewachsen sind – ungerecht behandelt werden.

Wir sagen klar nein zur Benzinzollerhöhung – Kollege Jürg Scherrer hat das bereits begründet; ich komme noch darauf zurück. Wir sagen ja zu Abschnitt E, Nationalbankgesetz, und sind für Eintreten, wobei wir es mit der Minderheit II halten werden.

Bei Vorlage F, Spielbanken, sind wir ebenfalls für Eintreten, haben aber eine etwas andere Meinung dazu. Es ist zumindest seltsam, dass man einen Staatshaushalt mit den Abgaben von Spielbanken sanieren will. Das hat schon etwas Belustigendes an sich. Wir sind der Auffassung, es hätte ohne das eigentlich auch gehen können. Andererseits hat sich dieses Spielbankenverbot überlebt, und jede Liberalisierung wird von uns grundsätzlich begrüsst; also ja!

An die Adresse der Fundamentalisten, die heute in dieser Sache unter den Steinen hervorgekrochen sind, möchte ich noch sagen: Sind denn eigentlich die Amerikaner, die Deutschen, die Franzosen, die Italiener, die Österreicher moralisch soviel tieferstehend als die Schweizer, weil sie Spielbanken zulassen? Die Schweizer gingen bis jetzt halt in diese Länder und haben ihr Geld leider dort liegenlassen.

Ausgesprochen warm begrüssen wir die Einführung der Ausgabenbremse. Sie ist wirklich dringend, hat doch dieses Parlament in der Vergangenheit jede Proportion, jedes Mass und Ziel verloren, wenn sich populistische Einflüsse bemerkbar machten und unter dem Einfluss der Medienszene die Lebe-heute-zahle-morgen-Mentalität zelebriert wurde. Wir betrachten diese Ausgabenbremse als etwas absolut Notwendiges und Dringliches und stimmen diesem Bundesbeschluss wie den andern auch einstimmig zu.

Die Position H, die uns soeben wortreich begründet wurde, lehnen wir ab. Es geht doch nur darum, die Armee zu schwächen. Das ist man sich vom Koalitionspartner der bürgerlichen Regierung ja gewohnt und ist eigentlich auch nicht speziell erwähnenswert; ich gehe nur drauf ein, weil's auf der Fahne steht.

Die Motion I der Finanzkommission des Nationalrates, wonach sofort und dringlich 1 Milliarde Franken zu sparen sei, unterstützen wir in allen Teilen. Wir sind allerdings der Meinung, 2 Milliarden Franken wären gescheiter und würden dem Volkswillen mehr entsprechen. Ebenfalls unterstützen wir die Motion II, dort die Minderheit Frey Walter.

Ich komme nun zum Allgemeinen: Der Bund ist fett geworden. Der Bund hat in den letzten Jahren Fett angesetzt, und dieses Fett muss jetzt wieder weg. Nun wissen Sie alle, dass der Übergang von Dom Pérignon zu Dom Perrier, von Hennessy zu Hennessy natürlich schmerzhaft, ärgerlich ist, Entbehrungen fordert, und da kann es nicht ausbleiben, dass von allen Seiten Proteste angemeldet werden.

Niemand, der aus der Bundeskasse Gelder erhält, an ihr mitunter auch schmarotzt – das wollen wir doch ordnungshalber festhalten –, sagt doch freiwillig: Mein Beitrag, den ich hier erhalte, dieser Beitrag ist unnötig; ja, bei mir können Sie mit dem Kürzen anfangen. Alle Subventionen sind für die Empfänger doch die allernotwendigsten und allerwichtigsten Bundesbeiträge! Das machen wir jetzt seit Jahren mit. Als Resultat davon sind die Subventionen in den letzten 10 Jahren um 53 Prozent gestiegen, wenn ich es recht in Erinnerung habe.

Was kommt denn alles auf uns zu? Es heisst jetzt, man müsse neue Einnahmen beschaffen. Wir aber sagen, man müsse Einnahmehäufungen Ausgabenhäufungen entgegensetzen. Man müsse also, wie das in meinem Rückweisungsantrag steht, zunächst ein Sanierungsprogramm vorlegen, das sich ausschliesslich auf Ausgabenkürzungen stützt. Haben wir dann ein solches Sanierungsprogramm vor uns, dann können wir entscheiden, ob wir das akzeptieren wollen oder nicht; aber wir sehen dann, wie das aussieht.

Aber nicht einmal das legt man uns vor! Es heisst einfach, es wird gekürzt, und dann brauchen wir natürlich neue Einnahmen. Neue Einnahmen gibt es in einer Rezession nicht; es wäre das Verkehrteste, was man tun könnte.

Einem allfälligen Vorbringen von Herrn Bundesrat Stich möchte ich nun vorweg und vorsorglich entgegnen: Wir wissen natürlich auch, dass im Ausland der Benzinpreis höher ist. Aber das ist auch durch die ausländischen Gegebenheiten bedingt: In Italien beispielsweise wäre eine Abrechnung der AHV, wie sie hierzulande üblich ist, mittels Weiterleitung der Arbeitgeber- und Arbeitnehmerbeiträge an eine Zentralkasse in Rom doch etwas weniger effizient zu kontrollieren, als dies in unseren schweizerischen Breitengraden funktioniert. Darum wird dort die Rente der Alten über den Treibstoffzoll finanziert – unter anderem.

Sie wollen den Benzinzoll erhöhen, um 100 Prozent, mit der Begründung, er sei seit 1936 nicht mehr gestiegen. Das aber ist doch nicht das Thema! Das Thema ist höchstens, dass wir 1936 90 000 Autos hatten, und jetzt sind wir allein bei den Personenwagen an der Dreimillionengrenze angelangt. Ein Kugelschreiber kostete 1947 auch 50 Franken das Stück; jetzt ist er ein Wegwerfartikel.

Insgesamt hat der Autofahrer 1991 6,3 Milliarden, 6300 Millionen Franken, abgeliefert, und wir sind der Auffassung, das sollte doch eigentlich reichen! Es ist dies eine ganz eigenartige Vulgarität, welche aus dem Begehren spricht, den Treibstoff höher zu belasten, weil er im internationalen Vergleich billiger ist. Dazu sagen wir dezidiert nein, und da wird das Referendum ergriffen werden. Ich sage das mit aller Klarheit, damit Sie es gehört haben und keinerlei Zweifel aufkommen.

Sie wollen den Benzinzoll erhöhen, eine neue Vignette einführen; eine CO₂-Steuer von etwa 20 Rappen pro Liter Treibstoff soll kommen, und der Oekobonus geistert in der Gegend herum. 30 Prozent höhere Autosteuer im Kanton Zürich stehen bevor! Der Kanton Baselland hat jetzt allerdings ein Zeichen gesetzt, dass der umgekehrte Weg auch möglich ist. Und dann kommt noch eine Sackgebühr im Kanton Zürich!

Ja, wie soll der kleine Mann, wie soll die kleine Frau, wie sollen sie denn da noch sehen, ob all der Kostensteigerungen, wo sie bleiben?

Wir führen nicht die ganze Zeit das Wort «sozial» im Mund. Aber wir handeln in einer Art und Weise, welche vom Volk verstanden wird. Das Resultat Ihrer Politik nach dem Motto «Lebe heute, zahle morgen» haben Sie jetzt gesehen: Wir haben eine unglaubliche Schweinerei in den Bundesfinanzen bekommen. Das ist nicht nur die Schuld des Bundesrates, sondern ebenso sehr des Parlamentes.

Der Bundesrat will zwar auch Geld ausgeben. Er ist ein sehr grosszügiger Bundesrat. Als es um den vollen Teuerungsausgleich für das Bundespersonal ging, ist beim Finanzminister

eher der Sozialist durchgebrochen und nicht die Sorge um die Bundesfinanzen. Das wollen wir doch festhalten, damit es wieder einmal gesagt worden ist.

Und man hat dann noch gesagt, 1991 sei halt ein Wahljahr gewesen, weshalb das Parlament besonders grosszügig gewesen sei. Man habe Wahlgeschenke verteilt. Wenn ich aber die Wahlergebnisse 1991 anschau, dann haben sich diese Wahlgeschenke offensichtlich nicht ausgezahlt. Das Volk hat die Sparsamen gewählt, es hat die Auto-Partei gewählt, auch seither wieder. Nicht immer, aber immer öfter!

M. Zisyadis: Trois cent mille Suisses ont été fichés par le Département de justice et police. En 1990, le département en question a jugé bon de congédier publiquement le responsable de cette institution, M. Fiches, c'est-à-dire M. Peter Huber. Or, peu de temps après, le même département fédéral, ayant encore à sa tête M. Koller, a chargé M. Huber d'une étude sur l'interdiction des grands jeux d'argent. Donc, celui que M. Koller avait éjecté officiellement par la grande porte de son département y rentrait peu après chargé d'une mission officielle, fédérale, et très probablement rémunérée.

Je pose à M. Stich, conseiller fédéral, une première question: combien a coûté le rapport de 134 pages établi par M. le docteur Peter Huber? Ce rapport, dont je vous lis juste un passage pour vous en montrer le style, dit par exemple ceci: «Les ouvriers sont moins présents dans les casinos, ceci étant à mettre en rapport avec les sévères prescriptions vestimentaires. Il semblerait que les membres de cette couche ne se sentent pas à l'aise en veston et cravate.» Voilà le style du rapport Peter Huber. On a le droit de savoir combien la collectivité publique a dépensé pour un rapport renfermant de telles inepties!

Deuxième question: le rapport Huber a été dissimulé à tous les membres de la Commission des finances du Conseil national, y compris à son président, M. Bonny. Cette commission a été chargée, à la hâte, de préavis, de la libéralisation des grands jeux d'argent en Suisse. Ce rapport est finalement parvenu à la connaissance des membres de la commission, mais trop tardivement, et, on peut le constater, grâce à la pression d'un quotidien romand du 23 août. La décision de la commission était déjà prise en faveur des mises illimitées sur les tapis verts. Le rapport officiellement commandé à M. Huber a été finalement mis à la disposition des conseillers nationaux. Je pose encore la question suivante à M. Stich: si ce document, orné de la signature d'un très célèbre ancien chef de la police fédérale, était si important, pourquoi l'avoir dissimulé aux parlementaires? Ce rapport était pourtant en mains du Département de justice et police depuis mars 1992. De mars 1992 à fin août, date de la dernière et décisive réunion de la Commission des finances à Kandersteg, il s'est écoulé plus de quatre mois. Que s'est-il donc passé? Un manque de coordination entre les plus hauts services de M. Stich et de M. Koller est à mon avis absolument incroyable en matière de modification de la Constitution fédérale. N'est-ce pas plutôt une volonté concertée de dissimuler aux conseillers nationaux certains aspects négatifs du rapport Huber? En effet, il n'a pas été possible, même à M. Huber, de soustraire totalement les risques de blanchiment d'argent sale au difficile contrôle des recettes réalisées très rapidement sur les tapis verts. Pourquoi M. Koller n'aurait-il pas renseigné M. Stich, ou pourquoi M. Stich aurait-il attendu que la presse révèle ce renseignement pour le communiquer à ce moment-là trop tard à la Commission des finances, puis renseigner les conseillers nationaux avec un texte de 134 pages, que nous avons pu obtenir?

Je rappelle que le passage du message du Conseil fédéral sur cet important problème des mises illimitées ne comporte qu'une page et demie. On peut dire que c'est un record du genre. Tout ceci est insuffisant, incomplet et, surtout, je considère qu'il est inadmissible de passer ainsi par-dessus bord des décennies de tradition helvétique en matière de maisons de jeux. Il y a de la précipitation dans l'air, sans aucune réflexion, sur les incidences sociales de la libéralisation, à un moment où le chômage et la crise touchent de nombreuses familles et que tout ceci s'accompagne souvent d'une course effrénée aux petits crédits.

Je vous propose par conséquent de renvoyer cet objet au

Conseil fédéral afin qu'il nous présente un rapport complémentaire, lequel devrait comporter une évaluation des charges cantonales et communales de la libéralisation, une mise à plat des incidences sociales de cette libéralisation et, enfin, une analyse européenne, mais vraiment européenne, Monsieur Stich, sur les risques de recyclage d'argent sale.

Hafner Rudolf: Die grüne Fraktion erachtet ein Sanierungsprogramm in Anbetracht der voraussichtlichen Budgetdefizite in Milliardenhöhe als absolut notwendig und ist generell für Eintreten, mit Ausnahme des Bundesbeschlusses F – das habe ich bereits im Zusammenhang mit meinem Minderheitsantrag begründet, auf den die grosse Mehrheit nicht eintreten will – und des Beschlusses G (Ausgabenbremse).

Frühere Zeiten waren bessere Zeiten. Die Bundeskasse war am Ueberquellen. Man kann sagen, es konnte noch der Tanz ums Goldene Kalb stattfinden. Aber eben: Das Goldene Kalb ist etwas verblasst. Man hat den Eindruck, es sei jetzt eher ein mageres Sparschweinchen; die Leute tanzen auf dem Sparschwein herum und versuchen, einander herunterzustossen, und jeder versucht, bevor er hinunterfällt, noch eine Handvoll Golddukatens herauszuholen.

Ich kann Sie daran erinnern, dass unsere Fraktion bereits früher auf die Problematik der Bundesfinanzen aufmerksam gemacht hat. Sie können sich erinnern: Unsere Fraktion war diejenige, die schon in früheren Jahren konsequent Rückweisanträge zum Budget gestellt hat. Die fatale Entwicklung konnte man vorhersehen; man darf ruhig sagen, es wäre bereits früher notwendig gewesen, Gegensteuer zu geben. Je länger man indessen zuwartet, desto schwieriger wird es natürlich, die aufgetretenen Probleme überhaupt noch zu lösen. Die massive Beanspruchung des Kapitalmarktes in den nächsten Jahren wird zweifellos zur Folge haben, dass der Druck infolge der tendenziellen Erhöhung der Zinsen weiter zunimmt, dass trotz der Diskontsatzsenkungen der Nationalbank eine gegenläufige Bewegung stattfindet. Daran kann niemand Freude haben, aber auch nicht daran, dass es mutmasslich – wenn das Bundesdefizit sehr expansiv ist – auch in Richtung Inflation geht. Auch daran kann niemand Freude haben, weil es zuletzt breite Bevölkerungskreise trifft.

Das vorgelegte Konzept mit den linearen Kürzungen um 10 Prozent – das wurde in der Kommission zu Recht schon gesagt – ist nicht differenziert. Es nimmt unseres Erachtens zu wenig Rücksicht auf politisch heikle Sachverhalte wie z. B. den Umweltschutz, die Entwicklungszusammenarbeit, das Bildungswesen usw.

Unsere Fraktionssprecher bzw. -sprecherinnen werden noch weiter darauf eingehen.

Auf der anderen Seite wurde aus unserer Sicht das Sparpotential, insbesondere beim Militärdepartement, zu wenig ausgeschöpft. Wir unterstützen deshalb den Minderheitsantrag auf Kürzung der Rüstungsmaterialbeschaffung. Ein neues Kampfflugzeug dürfte nach der jüngsten Entwicklung und nach dem Abstimmungswochenende – Neat usw. – nicht mehr drinliegen. Was für Privatpersonen gilt, müsste im Grunde auch für den Bundesfinanzhaushalt gelten: Man kann den gleichen Franken nicht zweimal ausgeben.

Der Kommissionspräsident, Kollega Bonny, hat gesagt, wir hätten in der Vergangenheit über unsere Verhältnisse gelebt. Aber ich frage die Vertreter der Regierungsparteien: Wo waren Sie denn, als wir über die Neat diskutierten? Die Frage der Finanzen wurde damals um Viertel vor zwölf behandelt, aber nicht Viertel vor zwölf am Mittag, sondern um Mitternacht. Es hat keine konsequente Debatte darüber stattgefunden.

Nun einige Schwerpunkte: Auch wir sind der Auffassung, die Erhöhung des Treibstoffzolls sei wichtig und dringend. Aus diesem Grunde unterstützen wir den Ordnungsantrag Leuenberger Ernst auf Vorziehen dieses Geschäftes.

Die stundenlange Diskussion in der Finanzkommission über die Frage der Aufteilung des Treibstoffzolls, ob eben 50 Prozent Bundeskasse, 50 Prozent Strassenkasse oder wie sonst aufgeteilt werden soll, war – das wissen die Kommissionsmitglieder – regelrecht mühsam. Glücklicherweise hat man sich am Schluss doch auf 50/50 geeinigt. Aber eben: Es kann festgestellt werden, dass die Autolobby immer noch hungrig nach

Beton ist. Unseres Erachtens ist jedoch der bisher geltende Anteil von 50 Prozent für den Nationalstrassenfonds bereits ein äusserster Kompromiss. Wir sind der Auffassung, die Zweckbindung der Mittel im Nationalstrassenfonds sollte grundsätzlich überprüft und gegebenenfalls geändert werden.

Was man bisher gemacht hat, Herr Bundesrat Stich, sollte konsequent weitergeführt werden. Man sollte aus diesen Mitteln weiterhin Umweltschutzmassnahmen finanzieren oder gewisse Massnahmen des öffentlichen Verkehrs fördern.

Immerhin muss man relativieren, was von Seiten der Auto-Partei gesagt wurde: Wenn sie sagt, man habe schon viel zuviel bezahlt, so stimmt das nicht. Wenn man die Unfallfolgekosten, die Umweltschäden, die Gebäuderenovationen usw. betrachtet, stellt man fest, dass von dieser Seite bis heute zuwenig bezahlt wurde.

Wir sind demzufolge für 25 Rappen Erhöhung auf den Treibstoffzoll, und wir werden dem dringlichen Bundesbeschluss für eine Erhöhung zustimmen, wie ihn die Minderheit vorschlägt, da eine Verbesserung des Budgets 1993 unbedingt notwendig ist. Aus sachlichen Gründen (Verursacherprinzip) müsste man konsequenterweise sogar mehr als 25 Rappen Treibstoffzollerhöhung verlangen. Wenn man unseren Benzinpreis mit den Benzinpreisen im Ausland vergleicht, ist diese Erhöhung ebenfalls gerechtfertigt.

Wir bitten diejenigen, die nicht an die Strassenlobby gebunden sind, dem Antrag des Bundesrates zuzustimmen. Insbesondere möchte ich die Vertreter der Landwirtschaft darauf aufmerksam machen, dass heute um die Frage des Bundeshaushaltes gerungen wird. Wenn Sie nicht für eine Erhöhung des Treibstoffzolls in diesem Ausmasse stimmen, werden wir uns überlegen müssen, ob wir in Zukunft die Anliegen der Landwirtschaft weiter so unterstützen können wie bisher. Wir werden uns deshalb genau merken, wer wie stimmt.

Wir sind auch für eine vermehrte Ablieferung der Gewinne von Seiten der Nationalbank. Hingegen erachten wir die Idee, das gelobte Geld über die Spielbanken hereinzuholen, nicht unbedingt als die beste Idee, sondern als gefährliche Spielerei. Die Folgekosten einer seriösen Kontrolle, Fürsorgeauslagen usw., dürften die vermeintliche Geldquelle eventuell sogar zu einer Defizitquelle werden lassen. Ich erinnere an die Büchse der Pandora; darüber, was letztlich herauskommt, wird man staunen.

Wir werden auf alle Vorlagen eintreten, mit Ausnahme der Beschlüsse F und G.

Oehler: In den vergangenen anderthalb Stunden musste man fast glauben, dass einige der Redner die Jahrzahl vergessen haben und davon ausgingen, die Herbstwahlen 1991 stünden unmittelbar bevor, weil der grosse Teil übersehen hat, worüber wir an und für sich reden.

Es geht doch letztlich darum, dass wir die Bundesfinanzen sanieren, und nicht, dass wir, wie mein Vorredner es getan hat, frei nach dem Motto «Löschst du mir den Durst, dann geb' ich dir die Wurst» vorgehen und festhalten: Wenn die Bauern dem nicht zustimmen, stimmen wir dem anderen nicht zu, usw. Der Bundesrat ist bestimmt auch der Meinung, dass wir auf diese Art und Weise die gegenwärtige missliche Lage der Bundesfinanzen nicht sanieren können.

Die CVP-Fraktion teilt die Auffassung, dass wir den Bundeshaushalt nur über Sparanstrengungen und mit zusätzlichen Einnahmen wieder ins Gleichgewicht bringen können. Es ist deshalb klar, dass wir uns unmissverständlich und einstimmig gegen alle Nichteintretensanträge aussprechen.

Wir stimmen aber andererseits der ganzen Vorlage und den verschiedenen Einzelvorlagen nur mit Vorbehalt zu, und zwar weil wir dem milliarden schweren Sanierungsprogramm diese Qualifizierung nur teilweise geben können. Wir übersehen nicht, dass die Bundesfinanzen nur teilweise über echte Einsparungen saniert werden sollen. Die Lasten der Sanierung werden vielmehr auf die Schultern von anderen abgeschoben. Das sind für uns von der CVP-Fraktion keine Sparmassnahmen, zumal die anderen die Rolle der Zahlmeister zu übernehmen haben.

Im Unterschied zum Bund verfügen weder Kantone noch Ge-

meinden über eine Ausgabenposition, die wegen der weltpolitischen Entwicklung als eigentliches Sparschwein herangezogen werden kann. Wir haben heute wiederum die entsprechenden Anträge und Ausführungen gehört. Wir meinen das EMD, das dem Bundeshaushalt in dieser Phase der Ausgabenreduzierung die Friedensdividende entrichtet. Kantone und Gemeinden müssen ihrerseits über unsere Gesetzgebung und über die Vollzugsentscheidungen des Bundesrates mit neuen Aufgaben und damit auch mit neuen Ausgaben belastet werden.

Wir sind der Ansicht, dass man beim vorliegenden sogenannten Sanierungsprogramm übersieht, dass sich auch die anderen Ebenen unseres föderalistischen Bundesstaates mit Finanzproblemen konfrontiert sehen. In diesem Sinne ist es ungenügend, wenn wir bloss darangehen, die Bundesfinanzen einäugig zu regeln, Kantone und Gemeinden aber selbständig ans rettende Ufer schwimmen zu lassen.

Unseres Erachtens, Herr Bundesrat, übersehen Sie diese Tatsachen. Eine ganzheitliche Betrachtungsweise der aktuellen Situation in unserem Land ist vordringlich, weil sowohl der Bund als auch die Kantone und Gemeinden die Gebühren steuern; Regiebetriebe wie SBB und PTT werden die Tarife erhöhen, die SRG die Radio- und Fernsehgebühren, die Krankenkassen die Prämien, die Kraftwerke die Energiepreise und die Arbeitslosenversicherung die Lohnprozente. Diese Liste könnte fast beliebig erweitert werden.

Die CVP-Fraktion verlangt in diesem Sinne eine transparente Absprache und die Koordination aller Massnahmen auf allen Stufen. Im gleichen Zug erwähnen wir, dass wir andererseits vom Bürger Masshalten, gar einen Verzicht bei der Einkommensvermehrung oder beim Teuerungsausgleich verlangen. Wir halten fest, Herr Bundesrat Stich: Für uns ist auch der Steuerzahler ein Mensch, und zwar ein Mensch, der die Rolle satt hat, lediglich als Milchkuh herangezogen zu werden. Wir müssen auf seine Rolle Rücksicht nehmen. Wir glauben, dass der Bürger nur gewillt ist, diese «Zitronenfunktion» zu übernehmen, wenn wir in diesem Rat echte Sparmassnahmen beschliessen. In diesem Sinn vermischen wir umfassende Vorschläge des Bundesrates.

Ein Wort zur Staatsquote, die laufend als Indiz dafür herangezogen wird, dass machbar sei, was wir anstreben. Die gleichbleibende und stabile Höhe der Staatsquote wird als Argument herangezogen, wenn man auf Bundesebene die Ausgabenexplosion der vergangenen Jahre und die anvisierten Steuererhöhungen begründen will. Der Hinweis, die Staatsquote habe sich in den vergangenen Jahren stabilisiert, zeitweise sogar zurückgebildet, stimmt nicht, sondern ist das Ergebnis einer einäugigen Betrachtungsweise. Niemand kann leugnen, dass der Bürger in den letzten Jahren spürbar stärker belastet worden ist, wenn wir seine Verpflichtungen auf kommunaler, kantonaler und eidgenössischer Ebene zusammenzählen.

Um die Entwicklung der Staatsquote aussagekräftig aufzuzeichnen, sind die Belastungen dieser drei Ebenen zusammenzuzählen. Wir meinen, Herr Bundesrat, es wäre ehrlich, wenn wir dieses ganze Bild zusammennähmen.

Einige Worte zu den einzelnen Vorlagen: An die Adresse von Herrn Leuenberger Ernst möchte ich festhalten, dass die CVP kein Fieber und keine Angst hat, wenn sie zu Vorlagen und Anträgen Stellung nimmt, die von Seiten der Auto-Partei kommen, und zwar aus dem einfachen Grund, weil wir jeden Vorschlag und jeden Antrag, der in diesem Saal auf den Tisch gelegt wird, ernst nehmen und ihn mindestens einmal durchgehen. Wir haben uns mit grosser Mehrheit für die Erhöhung des Treibstoffpreises um 25 Rappen ausgesprochen; eine starke Minderheit indessen votiert für 20 Rappen. Dieses Abstimmungsergebnis zeigt, dass uns der Entscheid nicht leichtgefallen ist. Dazu kommt, dass sich die CVP aus politischen Gründen und mit Blick auf einen durchsetzbaren Beschluss dafür ausspricht, dass eine vernünftige Aufteilung der anvisierten Einnahmen zwischen allgemeiner Bundeskasse und Strassenrechnung einzieht. Das bedeutet, dass wir für eine Aufteilung je zur Hälfte stimmen werden.

Viele von uns und offenbar vor allem auch der Bundesrat haben vergessen, dass wir im Zuge der Wirtschaftskrise in den

siebziger Jahren mit ähnlichen Vorgängen konfrontiert waren. Ganz Europa wollte damals die Staatsfinanzen über zusätzliche Steuern und Einnahmen aus den Zöllen auf Treibstoff und Diesel sanieren. Wir haben offenbar vergessen, was sich damals die Lieferanten der Erdölprodukte sagten, nämlich dass auch sie ihren gerechten Anteil daran haben und daraus ableiten möchten; wir haben die damalige Ausgangslage vergessen: dass die Opec die Preise in die Höhe trieb und wir damals Heizölpreise von rund 80 Franken pro 100 Kilogramm hatten. Wir erinnern uns vielleicht noch, dass das der Beginn der damaligen Wirtschaftskrise war.

Uns scheint, als ob man – nicht nur in unserem Land – nach dem gleichen Strickmuster wiederum Staatsfinanzen sanieren will. Die CVP tritt grossmehrheitlich gegen den dringlichen Bundesbeschluss und gegen die Anwendung von Notrecht auf diesem Gebiet an.

Wir meinen, es sei wichtiger, dass wir hier aufgrund der Lage, aufgrund der politischen Landschaft etwas Machbares durchzusetzen versuchen. Wir glauben, der Bundesrat weiss selber, dass er uns hier ein Kuckucksei ins Nest legt, dass er uns aber letztlich – wie wir das heute oder morgen verschiedentlich hören werden – den Schwarzen Peter zuschieben möchte, wenn wir die Dringlichkeit ablehnen.

Mit einer starken Mehrheit lehnt die CVP-Fraktion das Eintreten auf den Beschluss G (Ausgabenbremse) ebenfalls ab. Wir meinen, dass das Parlament klug und reif genug sein sollte, jeweils mit entsprechenden Mehrheiten und verantwortungsbewusst die Entscheidungen zu treffen und sich nicht von der Verwaltung und vom Bundesrat zeigen zu lassen, wo wir und was wir jeweils entscheiden können.

Unsere Fraktion befürwortet dennoch und trotz dieser Vorbehalte die Uebernahme des sogenannten Sanierungskonzeptes des Bundesrates – nicht aus eitel Freude, sondern weil wir uns in einem Vollzugszwang fühlen. Die jüngste Zinsrunde deutet immerhin darauf hin, dass sich entsprechend auch auf anderen Gebieten einiges in Bewegung gesetzt hat. Aus diesem Grunde erhoffen wir, dass sich – auch mit Blick auf die Wirtschaftsentwicklung – einige Rückschlüsse auf den Bundeshaushalt machen lassen, und zwar im positiven Sinne.

M. Narbel: L'état de santé des finances publiques se dégrade rapidement aux trois niveaux, au niveau de la Confédération, des cantons et des communes. Selon certaines informations le déficit budgétaire total pour l'an prochain pourrait s'élever à 7 milliards de francs. Si on examine ces déficits budgétaires, on constate qu'ils ont des causes de deux natures.

Premièrement, des causes conjoncturelles. Le ralentissement de notre économie provoque des baisses de recettes et les prévisions communiquées dernièrement par le Conseil fédéral en matière de recettes pour l'année 1992 donnent des inquiétudes quant au bouclage des comptes de cette année. La hausse des taux d'intérêt accroît la charge financière pour nos collectivités. La forte inflation de ces dernières années a augmenté la charge salariale et diverses dépenses avec une croissance supérieure à celle des recettes.

Deuxièmement, des causes structurelles. Les collectivités publiques ont pris en charge, en une période particulièrement favorable économiquement, de plus en plus de tâches. Les comptes de la Confédération l'attestent. De 1980 à 1990, les dépenses sont passées de 17,5 milliards à 30 milliards, soit une augmentation de 72 pour cent, alors que durant la même période l'indice des prix à la consommation progressait de 40 pour cent. La croissance réelle des charges de la Confédération est donc de 23 pour cent, soit près d'un quart en 10 ans. La Confédération, comme la plupart des collectivités publiques, a mis en place des solutions perfectionnistes, qui demandent un personnel et des moyens accrus. La répartition des charges Confédération/cantons s'est compliquée. On s'est écarté du principe «qui décide, paye». Il en résulte des charges supplémentaires pour la Confédération. Enfin, des procédures administratives trop compliquées provoquent une croissance des dépenses.

Face à une telle situation, le groupe libéral approuve le Conseil fédéral dans sa volonté d'assainir les finances fédérales et il votera l'entrée en matière des arrêtés qui nous sont proposés,

tout en étant conscient que les mesures proposées seront largement insuffisantes pour retrouver l'équilibre des comptes.

En matière de dépenses, le groupe libéral votera les réductions proposées dans leur ensemble. Il mesure combien les réductions linéaires sont arbitraires, parfois injustes, qui touchent avec la même brutalité, aussi bien le gestionnaire avisé et prudent, que le responsable moins enclin à l'économie. On peut d'ailleurs se demander s'il est opportun que certains secteurs soient touchés durablement pendant trois ans. Par exemple, le secteur de la formation ou celui de l'aide aux universités. Ces secteurs ne justifient-ils pas des allègements? Ces allègements seraient à trouver grâce à de nouvelles économies dans d'autres domaines. Ces mesures doivent encore avoir un caractère transitoire.

Devant l'ampleur du déficit prévisible, nous appuyons néanmoins cet effort de compression des dépenses, aussi nous ne nous associerons pas au chœur des pleureuses et des pleureurs qui, au vu des propositions déposées, dresseront un véritable mur des lamentations sur les réductions. Diminuer les réductions, c'est s'exposer dans quelques mois à des mesures encore plus brutales. Notre groupe approuvera le frein aux dépenses qui nous semble une autodiscipline acceptable que le Parlement doit mettre à ses activités. Nous le faisons d'autant plus aisément que nous avons le plus souvent plaidé pour des réductions de dépenses ou des limitations de tâches étatiques qui n'ont pas trouvé un écho favorable au sein de notre Parlement.

En matière de recettes, nous acceptons un relèvement de 20 centimes du prix de l'essence, en souhaitant que le Conseil fédéral prenne l'engagement de terminer rapidement le réseau des routes nationales, conformément au scrutin populaire. Au cas où le relèvement serait de 25 centimes, nous le refuserions, car nous estimons que la mesure serait condamnée par le peuple à un moment où le contribuable voit son pouvoir économique fortement entamé par la non-indexation partielle de son revenu, l'augmentation de sa cotisation à l'assurance-chômage et les conséquences des hausses des tarifs des grandes régions. Nous appuyons donc une mesure qui permette une recette durable, assurant un véritable assainissement des finances fédérales, et non un expédient voué à l'échec devant le peuple.

Le groupe libéral acceptera les autres recettes proposées. Il fait d'ores et déjà les remarques suivantes sur lesquelles il reviendra lors de la discussion de chaque objet. Premièrement, la distribution par la Banque nationale d'une part de 600 millions de francs de son bénéfice annuel est-elle une mesure qui puisse avoir un caractère durable? En effet, dans certaines circonstances économiques, il pourrait être hautement profitable, pour assurer la défense de notre franc, que notre institut d'émission dispose des plus grandes ressources possibles. N'est-il donc pas préjudiciable à l'économie de ce pays de priver durablement la BNS de tels moyens?

Deuxièmement la suppression de l'interdiction des jeux dans les casinos devrait procurer de nouvelles ressources à la Confédération. On peut se demander, au vu de la longue procédure nécessaire, s'il est opportun d'intégrer cette mesure au programme d'assainissement ou s'il n'aurait pas été préférable de le traiter de manière indépendante.

Nous le relevons tout à l'heure, les mesures proposées sont très largement insuffisantes pour atteindre l'équilibre des comptes. Nous estimons que le Conseil fédéral doit rapidement proposer au Parlement de nouvelles mesures d'économie, notamment dans le cadre du fonctionnement de l'administration fédérale. Il est nécessaire que le gouvernement réexamine, à l'instar de certains cantons et de nombreuses entreprises du secteur privé, s'il n'est pas souhaitable de remettre en cause le principe de la compensation automatique du renchérissement récemment décidée.

En outre, il est absolument nécessaire de réétudier certaines tâches étatiques et d'envisager leur abandon. La répartition des tâches entre la Confédération et les cantons doit être simplifiée en appliquant le principe du décideur-payeur.

Enfin, si l'on veut que les finances publiques retrouvent dans leur ensemble – Confédération, cantons et communes – l'équilibre, un réaménagement de la fiscalité est indispensable.

ble, avec l'instauration d'une TVA moderne et eurocompatible, d'un taux qui permette la suppression partielle ou totale de l'impôt fédéral direct. Cette mesure permettrait aux cantons et aux communes de retrouver les moyens nouveaux qui leur font cruellement défaut aujourd'hui. Aller dans cette direction est le seul moyen permettant à toutes nos collectivités publiques de retrouver une bonne santé financière.

Nous souhaitons que le gouvernement mette tout en oeuvre afin que l'assainissement des finances publiques soit réalisé dans les délais les plus courts, car notre économie profiterait largement de ce redressement de nos finances. Il y a quelques mois, le Conseil fédéral affirmait la nécessité de créer des conditions-cadres permettant à notre politique économique de trouver un nouvel essor. Le bon état des finances publiques est une de ces conditions-cadres. Aussi, nous appuyerons les efforts du gouvernement, à condition que les mesures proposées aient des effets de sacrifices symétriques, touchant à la fois le fonctionnement de l'administration, les fonctionnaires et le contribuable.

Au moment de conclure, nous aimerions également rappeler combien il est essentiel, dans le fonctionnement de nos institutions, de retrouver le goût de la simplicité et de la décision rapide. La période de haute conjoncture nous a permis d'adopter des procédures trop compliquées. Nous sommes persuadés qu'avec un esprit positif et décidé on pourrait éviter nombre de travaux fastidieux et simplifier les tâches. La conséquence en serait précisément une diminution des dépenses. C'est dans ce sens que nous souhaitons que Parlement et gouvernement oeuvrent pour rétablir l'équilibre des finances publiques et que, comme au tennis, la Suisse aille en finale au titre de champion des finances publiques.

Leuenberger Ernst: Es ist uns allen klar, dass die Herstellung des Haushaltgleichgewichtes nicht bloss ein Verfassungsauftrag ist, der irgendwann festgelegt wurde, sondern dass sie eine ökonomische Notwendigkeit ist. Ausländische Staaten, die dieses Gesetz leichtfertig verletzt haben, werken und laborieren heute intensiv an den Folgen einer verfehlten Haushaltspolitik, sei es, dass sie unüberwindliche währungspolitische Probleme haben, sei es, dass sie sehr tiefgreifende Spareinschnitte in ihren Staatshaushalt machen müssen. Die Wirkung von staatlicher Schuldenwirtschaft auf das Zinsniveau ist höchst erfreulich! Die Inflationswirkung ist verurteilenswürdig. Lassen Sie mich angesichts dieses Sanierungsprogramms sechs Erwägungen anstellen.

1. Ich sage noch einmal ganz deutlich: Dieses Sanierungsprogramm hat zwei Komponenten: einerseits die Beschaffung von Mehreinnahmen, andererseits das Sparen, das Drosseln des Ausgabenwachstums. Nur wenn wir bereit sind, diese beiden Komponenten nebeneinanderzustellen, wenn wir bereit sind, dem Bundesrat bei der Verwirklichung beider Komponenten zu folgen, schaffen wir hier im Parlament die Voraussetzungen, die nötig sind, damit die einzelnen Teile des Paketes eines Tages die Volksabstimmung bestehen.

Wer glaubt, man könne auf der Einnahmenseite hier elegant wesentliche Teile, d. h. Hunderte von Millionen Franken herausbrechen, lädt grosse Verantwortung auf sich, wenn das ganze Projekt vor dem Volk Schiffbruch erleidet.

Ich muss Ihnen ganz offen sagen: Man darf, muss und soll den Rahmen noch ein klein wenig weiter spannen, indem man ganz ruhig darauf hinweist: Wenn, wie Herr Narbel das eben gesagt hat, die Mehrwertsteuer in den nächsten Jahren je auch nur den Hauch einer Chance vor dem Schweizervolk haben soll, muss ich Sie dringend darauf aufmerksam machen, dass Sie hier die Voraussetzungen für diese kommenden Volksabstimmungen schaffen.

2. Es gibt keine Schnitte ins soziale Netz, nicht mit sozialdemokratischer Unterstützung! Es geht nicht an, dass man in dieser Zeit leichtfertig hingeht und den AHV-Fonds beispielsweise als Finanzierungsquelle für den notleidenden Bundeshaushalt ansieht; das kommt nicht in Frage – oder nur gegen unseren erbitterten Widerstand! – in einer Situation mit 100 000 Arbeitslosen, mit 500 000 Menschen an der Armutsgrenze, mit einem unbedarften Biga-Direktor, der erklärt, man müsse den Arbeitslosen die Taggelder kürzen!

Bedenken Sie wohl, dass soziale Aufgaben zu den ersten Aufgaben dieses Staates gehören. Wer die soziale Sicherheit und damit den sozialen Frieden leichtfertig aufs Spiel setzt, verdirbt mehr als einer, der eine Zeitlang eine Schuldenwirtschaft betreibt.

3. Zukunftsgerichtete Investitionen, die beschäftigungswirksam sind, sollten nach Möglichkeit, soweit es irgendwie geht, von Sparübungen verschont werden. Ich nenne Ihnen ein einziges Beispiel: den Bereich der Berufsbildung.

4. Ich will gerne bekennen, dass wir selbstverständlich – ich komme wieder zu den Komponenten –, um ein gutes Klima für die Volksabstimmung zur Beschaffung von Mehreinnahmen zu schaffen, in diesem Haus Sparmassnahmen verabschieden müssen, die uns allen irgendwo im Herzen zuwider sind: Denn diese Sparmassnahmen treffen Gebiete, Staatsaufgaben und Bereiche, von deren Erfüllung wir uns viel versprechen, deren Erfüllung wichtig ist, aber vielleicht nicht allererste Priorität hat.

Ich schreibe das auch den «Flugzeugfans» – F/A-18! – hier in diesem Hause ins Stammbuch. Es ist schon eigenartig, wenn wir demnach Hunderttausende von Franken abschneiden und sparen werden: Sie haben vor kurzem mit einer «certaine élégance» 3,5 Milliarden Franken beschlossen und hatten nicht die geringste Ahnung, wie Sie das Zeug bezahlen wollen.

5. Es darf nach unserer Meinung auch keine Schwarz-Peter-Uebung geben, indem man Lasten an die Kantone weiter schiebt. Hier ist ein Kompliment an den Bundesrat gebracht: Er hat mit der Nationalbankübung, die jetzt von föderalistischer Seite bestritten wird, die Grundlage dafür geschaffen, dass die Kantone Finanzmittel erhalten, um jene Aufgaben lösen zu können, bei deren Finanzierung der Bund inskünftig weniger mithelfen möchte.

6. Sparen nach linearen Grundsätzen ist nicht gerade das Klügste, was einem einfallen kann. Es sind Schwerpunkte zu bilden. Ich betone hier: Die Sozialdemokraten sind die einzigen, die ganz klare Sparvorschläge auf den Tisch gelegt haben; wir haben den Antrag der Minderheit Leemann zur Aufnahme eines Bundesbeschlusses über Begrenzung der Rüstattungs Ausgaben (Vorlage H neu) und die Motion «Zivilschutz. Senkung der Ausgaben», die zur Motion der Kommissionmehrheit geworden ist; sie stammt von Herrn François Borel. Werner Marti wird Ihnen morgen oder am Mittwoch einen Antrag begründen: Er wird Ihnen sagen, warum bei den Strassen noch Sparmassnahmen möglich sind.

Meine Zeit scheint sich dem Ende zuzuneigen – nur die Redezeit. (Heiterkeit) Ich darf Ihnen beantragen, auf alle Vorlagen einzutreten, mit Ausnahme der unseligen Ausgabenbremse. Ich muss Ihnen auch gestehen, dass Herr Gianfranco Cotti mit seinen Eskapaden für den Spielbankenbeschluss wunderbare Voraussetzungen geschaffen hat; die SP-Fraktion ist auch da nicht bereit, mitzumachen.

Mit Ausnahme dieser beiden Uebungen treten wir auf alle Vorlagen ein.

Keller Rudolf: Wenn wir ernsthaft daran denken, den Bundeshaushalt zu sanieren, müssen wir mit einer viel grösseren Kompromissbereitschaft dahintergehen. Jetzt haben wir ein Sammelsurium von Vorschlägen für Sparmassnahmen und die Erschliessung neuer Einnahmequellen auf dem Tisch: Mancher Sparvorschlag wird wohl zwischen Stuhl und Bank fallen – nach dem Motto: «Was die eine Fast-Ratshälfte will, lehnt die andere knappe Mehrheit ab.»

Am Wochenende hat das Volk die Ausgaben ein klein wenig begrenzt und am Parlament respektive an dessen Entschädigungen ein Exempel statuiert – ein kleiner Beitrag. Andererseits sind Hunderte von Millionen, ja Milliarden Franken für die Neat neu bewilligt worden – ein Finanzabenteuer, bei dem wir uns fragen, ob es grossen Sinn macht, überhaupt noch zu sparen. Ob zu diesem Neat-Schuldenberg dann noch einige Milliarden aus dem normalen Budget hinzukommen, könnte uns vor diesem Hintergrund ja eigentlich egal sein. Ich sage aber: könnte. Es darf uns nicht gleich sein, weil sonst das ganze Bundesgefüge auseinanderfällt.

Die Fraktion der Schweizer Demokraten und der Lega dei Tici-

nesi ist sich einig, dass wir den Bundeshaushalt nicht mit der Erhöhung von Steuern sanieren dürfen. Wir lehnen deshalb die Erhöhung des Treibstoffzolls strikte ab. Die Art und Weise, wie das jetzt erzwungen werden soll, wie das Inkrafttreten gar noch vorgezogen werden soll, ist für unsere Fraktion unerträglich. So dürfen wir nicht politisieren!

Im übrigen finden wir es auch bedenklich, dass in den Hinterköpfen diverser Leute bereits die Möglichkeit eines vierten Anlaufes zur Einführung einer Mehrwertsteuer herumgeistert. Das darf doch nicht wahr sein; das Volk hat zu dieser Steuer dreimal nein gesagt! Wir dürfen sie jetzt nicht auf kaltem Wege – wahrscheinlich infolge dieses Programms – doch einzuführen versuchen! Ich glaube nicht, dass das Volk so etwas mitmachen würde.

Heute lautet unsere Alternative: sparen. Einmal mehr verlangen wir von der SD/Lega-Fraktion massive Einsparungen im Asylsektor. Diese Ausgaben sind nach wie vor unerträglich hoch.

Dann gilt es aber durchaus auch, die eine oder andere Stelle neu zu schaffen. Es ist ein Bedarf da, aber im gleichen Atemzug ist ein Bedarf nach Stelleneinsparungen vorhanden. Wir müssen mehr Stellen einsparen als neue schaffen. Das ist die Aufgabe, die wir nun zu erfüllen haben. Es gibt Aufgaben, die vom Bund in den nächsten Jahren nicht mehr zu erfüllen sind, die man privatisieren kann.

Die Zeit erlaubt es mir nicht, hier noch Ausführungen zu machen, aber es ist eine Frage des Willens: Stellen kann man einsparen; es gibt die Möglichkeit von Stellenzusammenlegungen – dort, wo nicht reine Spezialisten arbeiten, sogar departementübergreifend. Dann müssen wir halt bei neuen Ausgaben und Forderungen zurückhaltender und sicher auch bescheidener werden.

Die Fraktion der Schweizer Demokraten und der Lega dei Ticinesi ist für Rückweisung gemäss Minderheit Dreher. Wir bleiben skeptisch. Sie, meine Damen und Herren der Regierungsparteien, haben uns dieses Finanzdebakel eingebracht. Wir von der Opposition haben Ihnen in den letzten Jahren schon manche Sparvorschläge präsentiert. Sie haben diese mit Ihren Mehrheiten in den Wind geschlagen. Für uns ist jetzt die Zeit gekommen, klar zu erklären, dass wir von Ihrer bürgerlich-sozialistischen Finanzpolitik genug haben!

Wir wollen nicht italienische Zustände in unseren Staatsfinanzen. Unser Land sollte einer alten Tradition folgen: es sollte vorbildlich vorausgehen. Wer Ordnung in den Staatsfinanzen hat, hat auch Ordnung in seinem Staatswesen.

Fischer-Hägglingen: Man braucht nicht viele Worte darüber zu verlieren, dass dieses Massnahmenpaket notwendig ist. Die Zahlen und Prognosen sprechen für sich. Wir haben in den letzten Jahren über unsere Verhältnisse gelebt. Die guten Rechnungsabschlüsse verleiteten den Bundesrat und vor allem das Parlament, recht grosszügig mit dem Geld von anderen umzugehen. Die schlechten Rechnungsabschlüsse für die Jahre 1992 und folgende waren absehbar. Unser Finanzminister machte uns schon vor Jahren darauf aufmerksam; doch das Parlament stiess diese Warnung beiseite und ging bei vielen Kreditvorlagen über die Vorschläge des Bundesrates hinaus.

Wir haben im Laufe der letzten Jahre dem Bund verschiedene neue Aufgaben aufgebürdet und dabei vielfach die Folgekosten übersehen. Wir haben uns auf verschiedenen Gebieten ehrgeizige Ziele gesetzt. Naturgemäss stellt jede Epoche die öffentliche Hand vor neue Aufgaben und Probleme. Schwerpunkte müssen immer wieder von neuem gesetzt werden. Dabei sollte man aber überlegen, wo man abbauen und wo man auf Aufgaben verzichten könnte. Dies ist in den letzten Jahren nicht passiert. Die Besitzstandswahrung steht im Vordergrund, nicht nur bei den Empfängern der Bundesleistungen, sondern auch im Parlament und in der Verwaltung.

Es fällt auch dem Parlament und der Verwaltung ausserordentlich schwer, einzugestehen, dass einer Aufgabe nicht mehr jene Priorität zukommt wie noch vor Jahren. Dies zeigt sich vorab bei Programmen und zusätzlichem Mitteleinsatz, die unter dem Eindruck eines ganz bestimmten Ereignisses beschlossen wurden. Die beschlossenen Kredite bleiben auf

Jahre hinaus auf hohem Niveau. Die Budgetierung ist zusehends zu einer Fortschreibe-Übung verkommen, wo man zu jedem Posten noch die Teuerung dazuzählt.

Wenn wir beim Budget wieder mehr Bewegungsfreiheit zurückgewinnen wollen, was in Anbetracht neuer grosser Aufgaben unbedingt notwendig ist, müssen wir den Mut haben, von lieb gewordenen Mechanismen und Bundesbeiträgen Abschied zu nehmen.

Wie schwer es fällt, zu korrigieren, haben wir alle in den letzten Wochen gespürt. Ich habe noch selten so viele Briefe erhalten, in denen ich gebeten wurde, mich dafür einzusetzen, dass dieser und jener Posten nicht gekürzt wird. Wenn ich all diesen Briefen Rechnung tragen wollte, könnten wir diese Sparübung glattweg vergessen. Viele der Empfänger von Bundesmitteln haben scheinbar gar nicht realisiert, in welcher misslicher Lage der Bund steckt.

Ich bin denn auch überzeugt, dass wir dieses Paket auf der Ausgabenseite so verabschieden sollten, wie es der Bundesrat geschnürt hat. Wir sollten keine Positionen herausbrechen, sonst bricht das ganze Gebäude zusammen, und wir stehen vor einem Debakel.

Ich weiss, wie schwer es ist, diese Linie durchzuhalten. Auch meine Fraktion ist bei einem oder zwei Punkten schwach geworden, wobei die vorgebrachten Begründungen bei den umstrittenen Kürzungen im Landwirtschaftsbereich etwas für sich haben, geht es doch um einkommenswirksame Massnahmen, die bei Kürzungen in sehr vielen Bauernfamilien zu einem kleineren Einkommen führen würden.

Die Landwirte fühlen sich gegenwärtig etwas als Stiefkinder der Nation. Ihr Lohn ist in den letzten Jahren beträchtlich zurückgegangen. Zudem handelt es sich hier um echte Kürzungen, im Gegensatz zu den meisten anderen Posten, wo nur das Ausgabenwachstum etwas gebremst wird, aber trotz der Sparübung in den nächsten Jahren mehr Mittel zur Verfügung stehen als bisher.

Bei den Massnahmen auf der Einnahmenseite haben wir grössere Mühe, dem Bundesrat zu folgen. Unser Konzept, dem im Vorfeld der neuen Legislaturperiode auch von den anderen bürgerlichen Bundesratsparteien zugestimmt wurde, lautet: zuerst Sparmassnahmen, dann Bundesfinanzreform mit Uebergang zur Mehrwertsteuer, schliesslich allfällige Mehreinnahmen. Dieses Konzept halten wir längerfristig für erfolgversprechender als den Zickzackkurs des Bundesrates.

Der Bundesrat hat es unterlassen, sein Programm auch zeitlich richtig abzustimmen und sich auf ein Hauptziel, nämlich den Uebergang zur Mehrwertsteuer, zu konzentrieren. Mit der Weigerung, nach dem 2. Juni 1991 mit einer entschlackten Mehrwertsteuervorlage vor das Parlament zu treten, hat er unnötige Diskussionen über Verfahrensfragen heraufbeschworen und unnötige Kontroversen zwischen dem Bundesrat und der vorberatenden Kommission verursacht. Wir erachten den Uebergang zur Mehrwertsteuer nach wie vor als das A und O einer erfolversprechenden Finanzpolitik für die nächsten Jahre und Jahrzehnte.

Wir stehen nun vor der ungemütlichen Situation, dass der Stimmbürger im nächsten Jahr über die Treibstoffzollvorlage, die Weiterführung der Schwerverkehrsabgabe und der Vignette sowie über die Mehrwertsteuer abstimmen muss. Diese Häufung ist nicht gut und könnte zur Gefährdung vor allem der Mehrwertsteuervorlage führen. Nicht förderlich für diese Vorlagen sind aber auch die ständigen Diskussionen über zusätzliche Einnahmequellen. Man spricht gegenwärtig von neuem von der CO₂-Abgabe, von der Wust auf Energie, von der Aufhebung der Freiliste für Lebensmittel bei der Wust usw. Wir sollten uns endlich auf das konzentrieren, was wir wollen, und den Stimmbürger nicht immer zusätzlich mit neuen Vorschlägen in bezug auf Mehreinnahmen verunsichern. Auf der anderen Seite kann der Einnahmenverbesserung im jetzigen Zeitpunkt zugestimmt werden, wenn gewisse Bedingungen erfüllt sind.

Ein Teil unserer Fraktion wird der Treibstoffzollerhöhung nicht zustimmen, und zwar aus grundsätzlichen Überlegungen: Einerseits ist eine stärkere Belastung des Bürgers und der Wirtschaft in der gegenwärtig rezessiven Zeit nicht gerade sinnvoll. Andererseits wird der Index mit 0,5 Punkten belastet.

Die heute veröffentlichte Konjunkturstudie der ETH zieht – wegen dem Inflationseffekt – eine Treibstoffzollerhöhung im Jahr 1994 ebenfalls vor.

Die Mehrheit unserer Fraktion wird jedoch der Vorlage auf Erhöhung der Treibstoffzölle zustimmen. Aber sie lehnt die Dringlichkeit ab. Einerseits ist es unüblich, mitten im Behandlungsverfahren die Spielregeln zu ändern. Ferner bestreiten wir, dass die Voraussetzungen für die Dringlichkeit gegeben sind. Zudem gefährden wir die übrigen finanzpolitischen Vorlagen, weil der Stimmbürger recht sauer reagiert, wenn er sich bewusst wird, dass er überspielt wird. Zudem stehen wir in fünf Jahren wieder vor der gleichen Diskussion.

Sicher ist es für unseren Finanzminister schmerzlich, wenn er nicht schon ab dem 1. Januar den vollen Ertrag aus den Treibstoffzöllen in der Kasse hat.

Auf der anderen Seite sieht das Budget 1993 ein Ausgabenwachstum von 6,9 Prozent vor, also viel höher als das Wirtschaftswachstum. Hier muss nochmals der Rotstift angesetzt werden; vorab bei den Ausgabegebieten mit grossem Wachstum. Ich denke an die Beziehungen mit dem Ausland mit 15,5 Prozent Wachstum, Bildung und Grundlagenforschung mit 8,6 Prozent, Verkehr mit 10,4 Prozent und Volkswirtschaft mit 9,2 Prozent. Im übrigen wird unsere Fraktion dem Antrag der Minderheit II (Bührer Gerold) auf 20 Rappen Treibstoffaufschlag mit einer Aufteilung von 10 und 10 Rappen zustimmen. Dieser Antrag ist nicht nur materiell, sondern auch aus abstimmungspolitischen Überlegungen richtig. Materiell, weil er einerseits der Bundeskasse etwas bringt und andererseits eine termingerechte Beendigung des Nationalstrassenbaus garantiert. Gerade in der gegenwärtigen Zeit ist es richtig, die Investitionen zu fördern. Mit der Aufteilung 10/10 kann damit gerechnet werden, dass die Verkehrsverbände Gewähr bei Fuss stehen werden; dann wird es für die Auto-Partei ziemlich schwierig sein, die Referendumsabstimmung erfolgreich zu bestehen.

Unsere Fraktion ist sich bewusst, dass weitere Sparanstrengungen notwendig sind, um die Finanzen wieder ins Gleichgewicht zu bringen. Diese Sparanstrengungen werden zum Teil schmerzhaft sein. Gesunde Finanzen haben positive Wirkungen auf die Teuerungsentwicklung und den Wechselkurs. Somit sind sie Voraussetzungen für den Wiederaufstieg unserer Wirtschaft. Zudem erwarten wir, dass sich nicht nur das Parlament seiner Verantwortung bewusst wird, sondern auch jeder einzelne Bundesrat, indem er seine departementalen Sonderwünsche im Interesse der gesamten Situation in den Hintergrund stellt. Von aussen hat man vielfach den Eindruck, die finanzpolitische Gesamtverantwortung der Regierung als Kollegialbehörde fehle bei einzelnen Bundesräten. Dabei möchte ich keinen ausnehmen.

Ich bitte Sie, auf alle Vorlagen einzutreten, mit Ausnahme derjenigen, die die Dringlichkeit beansprucht.

Weder Hansjürg: Die LdU/EVP-Fraktion empfiehlt Ihnen Eintreten. Uns droht für 1993 ein Defizit von 3,5 Milliarden Franken. Die Schuldenlast droht bis anno 1996 bis auf 80 Milliarden zu wachsen; der Kommissionspräsident sprach sogar von 90 Milliarden Franken. Mit anderen Worten: eine Sanierung ist unumgänglich. Die Ausgaben laufen uns davon, und wir rennen ihnen fast rettungslos hinterher.

Ziel des bundesrätlichen Sanierungsprogrammes ist es, das Gleichgewicht in den Finanzen wiederherzustellen. Damit erfüllt der Bundesrat eine Verfassungsbestimmung, in der es heisst, dass Einnahmen und Ausgaben einander die Waage zu halten haben.

Unsere Fraktion sagt ja zu den linearen Beitragskürzungen; dies mit zwei Ausnahmen: Entwicklungshilfe und Moorschutz. Hier sollten wir dringend eine Ausnahme machen. Wir begründen das später.

Wir sagen auch ja zur Erhöhung des Treibstoffzolls, und zwar nicht nur um 25, sondern um 30 Rappen. Herr Zwygart wird Ihnen den entsprechenden Antrag begründen.

Ferner sagen wir ja zur Ablieferung von 600 Millionen Franken durch die Nationalbank. Allerdings sind wir damit nicht zufrieden. Unsere Fraktion teilt die Auffassung unseres Kommissionspräsidenten, dass die Nationalbank an der Inflation

hauptschuldig ist. In Anbetracht der Devisenreserven von 41 Milliarden Franken und des Goldschatzes von 44 Milliarden Franken Marktwert könnte man durchaus eine grössere Ablieferung erwarten, mindestens so viel, wie die Deutsche Bundesbank ihrer Bevölkerung abliefern. Wir bekommen zu wenig; das Dreifache würde etwa den deutschen Verhältnissen entsprechen.

Wir sagen jein zum Spielbankenverbot. Unsere Fraktion ist in dieser Frage zerstritten; zerstritten kann man nicht sagen: wir haben nicht immer gleichviel Freude aneinander. *(Heiterkeit)* Wir meinen, das sei eine ethische Frage und überlassen das jedem einzelnen. Meine Auffassung ist die des Herrn Zwygart; wir sollten die Leute nicht in Versuchung führen.

Wir sagen auch ja zum Sparpaket und ja zur Erhöhung der Tabaksteuer. Aber bei der Ausgabenbremse haben wir wiederum Mühe. Jedenfalls sagen wir dazu nicht einstimmig ja. Wir unterstützen den Bundesrat, soweit wir nur können, denn auf diesem Wege wäre ein Ausgleich zu schaffen.

Ein Wort noch zur Inflation – ein Anliegen, das mir seit Jahren unter den Fingernägeln brennt. Seit 1988 mussten wir eine 23-prozentige Inflation über uns ergehen lassen. Wer anno 1988 nur 200 000 Franken auf dem Bankkonto hatte, kann heute kaufkraftmässig noch 158 000 Franken abholen. Das ist ein Betrug an der Bevölkerung.

Jetzt kommt Herr Bundesrat Stich mit den Zinsen. Man hat uns aber immer gesagt, die Zinsen seien Entgelt für Konsumverzicht; Zinsen seien nicht dazu da, um die Inflation auszugleichen. Sie kennen meine Zinsauffassung. Ich möchte Ihnen nur jetzt schon den Wind aus den Segeln nehmen, wenn Sie mir wegen der Zinsen antworten.

Was hatte diese Inflation zur Folge? Wir kamen von 5,25 Prozent Hypothekarzinsen auf 8,25 Prozent: 3 Prozent Hypothekarzinserhöhung! Die Schweiz ist mit 450 Milliarden Franken hypothekarisch verschuldet. 3 Prozent Hypothekarzinserhöhung machen nach Adam Riese 13,5 Milliarden Franken jährlich aus. Das ist nicht Reingewinn, das gestehe ich ganz offen. Diesem Betrag stehen auch Passivposten gegenüber. Aber man muss wissen, dass dieses Geld in neue, andere Kanäle fliesst, in von Banken und Kreditgebern beherrschte Kanäle. Das ist ja die Crux. Darum haben wir jetzt 100 000 Arbeitslose und noch viele weitere Probleme, die uns sehr viel Kummer machen.

Zur Inflation: Ich habe eine 50-Millionen-Mark-Note vor mir, eine Reichsbanknote: Berlin, 25. Juni 1923. Mit diesen 50 Millionen Mark konnte man dazumal zwei Eier kaufen, und ein paar Stunden später nur noch eines. Damit möchte ich nur darauf hinweisen, wie gefährlich die Inflationsmentalität ist. Natürlich wird uns das nicht passieren. Aber die Deutschen anno 1923 meinten auch, es passiere ihnen nichts. Dann sind solche Papiere in Umlauf gekommen. Ich gebe diese 50-Millionen-Mark-Note unserem Bundesrat mit der höflichen Bitte, doch alle Verantwortlichen auf die damalige Entwicklung aufmerksam zu machen.

O je, ich komme immer in Konflikt mit unserem Präsidenten! Ich rede nicht zu lange, aber er hat zu wenig Geduld, verstehen Sie? *(Heiterkeit)*

Ich wiederhole, dass wir dem Bundesrat grosso modo zustimmen. Gute Nacht.

On. Camponovo: Penso che più passa il tempo più forse un mio carissimo amico e buon cittadino svizzero ha ragione quando dice che meno tempo passiamo a Berna, meno danni facciamo. Ma anch'io faccio il mio compito.

Je résume la position du groupe radical. Nous voterons l'entrée en matière pour tous les arrêtés. Nous soutiendrons toutes les propositions du Conseil fédéral qui tendent à freiner l'augmentation des dépenses. Nous appuyons la motion qui demande au gouvernement de présenter une nouvelle série de freins aux dépenses ainsi que le principe d'un corset adopté de façon autonome par le Parlement en matière de dépenses. Nous approuvons la nouvelle répartition des bénéfices de la Banque nationale. Sans lui donner trop d'importance dans le contexte en question, nous acceptons la proposition qui concerne les salles de jeu. Nous approuvons le principe de

l'augmentation de l'imposition sur les carburants; ses limites et sa répartition restent à discuter.

Pourquoi mettre des freins aux dépenses? Parce qu'une augmentation des dépenses allant au-delà de celle du produit intérieur brut, prolongée dans le temps, telle que celle qui nous préoccupe actuellement, provoque des déséquilibres économiques et sociaux dangereux pour une nation qui jouit justement d'un équilibre de la vie économique et sociale. Pourquoi de nouvelles recettes? Parce qu'une action prolongée de rééquilibrage des finances, basé uniquement sur les dépenses, action passablement lourde, risque également de provoquer des déséquilibres dangereux de nature économique et sociale. Les marges de manoeuvre – pensons aux dépenses propres de la Confédération – existent, même si elles connaissent des limites. Cette première opération a rencontré des résistances, tant au sein de la population qu'à celui du Parlement, tous deux armés de bons arguments.

Imaginons l'effet des prochaines actions et les dangers qu'on encourrait si l'on touchait au secteur social. Comme en Italie, le peuple irait dans la rue! Dans le secteur des recettes, les limites de toute action sont données par la cote fiscale, d'une part, et par l'extension à la seule imposition indirecte, d'autre part. Le dialogue entre les forces politiques et celles de la vie sociale revêt une grande importance.

Una convergenza sulle due politiche, quella del contenimento della spesa e quella della nuova struttura delle entrate, non è facile. Per cui è più che mai indispensabile che tutte le forze politiche ricerchino un comune denominatore al di sopra degli interessi di parte, perché gli squilibri economici e sociali non tornano sicuramente a beneficio di nessuna aggregazione politica, almeno non di quelle rappresentate in Governo; altro discorso è per le opposizioni. L'orgoglio e l'interesse superiore nazionale, a confronto con le nuove sfide internazionali, devono dettare la via della ricerca di un consenso che sia prima governativo, poi parlamentare e poi popolare. Una prima dimostrazione di consenso il Parlamento l'ha data con l'esame del preventivo 1992. Oggi è chiamato a darne un'altra, superando pressioni e aspirazioni particolari. Altre prove seguiranno a ritmo regolare per tutto il quadriennio.

Oggi è importante sapere che il bilancio federale risulterebbe pesantemente squilibrato, anche se ci si trovasse in un periodo di buon andamento economico, e questo è il punto che dobbiamo correggere. Non possiamo parlare di politiche più o meno anticongiunturali; anche con una situazione economica florida il bilancio sarebbe squilibrato. Per farlo, bisogna ridurre in alcuni settori la percentuale di aumento delle spese, in altri di ridurle per fare spazio a nuove esigenze. Bisogna inoltre modificare l'assetto delle entrate per far sì che seguano l'andamento economico e la spesa privata. Quello dell'imposizione sui carburanti è un primo passo. L'assetto attuale con entrate che tendono ad uno sviluppo inferiore a quello economico non fa altro che impedire allo Stato di svolgere la sua funzione originaria più – quello è importante – quella sociale.

Sono in gioco i valori di stabilità, sui quali abbiamo basato tutte le nostre fortune svizzere. E' necessario un largo consenso politico fra le forze che portano la responsabilità della politica federale, di quella governativa, di quella parlamentare, e soprattutto un consenso anche nella società.

Hier wird die Beratung dieses Geschäftes unterbrochen
Le débat sur cet objet est interrompu

Schluss der Sitzung um 19.55 Uhr
La séance est levée à 19 h 55

Bundeshaushalt. Sanierungsmassnahmen 1992

Finances fédérales. Mesures d'assainissement 1992

In	Amtliches Bulletin der Bundesversammlung
Dans	Bulletin officiel de l'Assemblée fédérale
In	Bollettino ufficiale dell'Assemblea federale
Jahr	1992
Année	
Anno	
Band	V
Volume	
Volume	
Session	Herbstsession
Session	Session d'automne
Sessione	Sessione autunnale
Rat	Nationalrat
Conseil	Conseil national
Consiglio	Consiglio nazionale
Sitzung	06
Séance	
Seduta	
Geschäftsnummer	92.038
Numéro d'objet	
Numero dell'oggetto	
Datum	28.09.1992 - 14:30
Date	
Data	
Seite	1783-1800
Page	
Pagina	
Ref. No	20 021 605

Dieses Dokument wurde digitalisiert durch den Dienst für das Amtliche Bulletin der Bundesversammlung.
Ce document a été numérisé par le Service du Bulletin officiel de l'Assemblée fédérale.
Questo documento è stato digitalizzato dal Servizio del Bollettino ufficiale dell'Assemblea federale.